BnF Gallica

Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Hoffmann, Ernst Theodor Amadeus (1776-1822). Oeuvres complètes de E. T. A. Hoffmann.... 1830.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DOCUMENT 1968

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

XIII.

CONTES NOCTURNES.

1.

PARIS.
Eugène Renduel.
1830.

ŒUVRES COMPLETES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

7054

Quatrième Livraison.

g. 12687

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONTES

NOCTURNES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

1.

XIII.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS.

Eugène Renduel,

1830.

CONTES NOCTURNES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME XIII.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

LES
MAITRES CHANTEURS.

—

— 1208. —

CONTES NOCTURNES.

LES

MAITRES CHANTEURS.

Au temps où l'hiver et le printemps se divisent, dans la nuit de l'équinoxe, un homme était retiré dans une chambre solitaire, et il tenait ouvert devant

lui le livre de Jean Christophe Wagenseil, traitant de l'art merveilleux des maîtres chanteurs. Le vent passait en siflant sur les plaines, et chassait de grosses gouttes de pluie contre les vitraux ébranlés; les adieux retentissans du terrible hiver murmuraient dans toutes les cheminées de la maison, tandis que les derniers rayons de la lune se jouaient sur les murailles comme des spectres blafards. Mais l'homme ne faisait nulle attention à tout cela, il referma son livre et regarda devant lui, dans une méditation profonde, livré tout entier aux images du temps passé, qui se représentaient à lui au milieu de la flamme pétillante du foyer. Il lui semblait qu'un être invisible étendît plusieurs voiles sur sa tête, en sorte que tout ce qui l'entourait se couvrait d'un nuage de plus en plus épais. Le mu-

gissement sauvage de la tempête, le pétillement du feu devint un murmure doux et harmonieux, et une voix secrète lui annonça le songe dont les ailes se déploient si joyeusement, lorsqu'il vient s'abattre comme un enfant flatteur, sur le sein de l'homme, et qu'il l'appelle par un baiser à la contemplation de la vie idéale, si brillante et si magnifique. Une lumière éclatante scintilla comme un éclair; l'homme voilé ouvrit les yeux. — Plus de voiles, plus de ces nuages qui obscurcissaient son regard! Il était couché sur des gazons fleuris, dans un bois épais, aux premières lueurs du jour. Les ruisseaux murmuraient, les buissons frémissaient avec mystère, et de temps en temps un rossignol chantait ses douces langueurs. Le vent du matin se levant ouvrit la route aux rayons du soleil, en balayant et en roulant les nuages;

le vert feuillage brilla de mille étincelles, les oiseaux se réveillèrent et portèrent leurs joyeux chants de branche en branche; on entendit retentir au loin le bruyant son du cor; les daims, les cerfs passèrent leurs têtes sous les feuilles, lançant autour d'eux des regards curieux et prudens, et s'enfoncèrent précipitamment dans les taillis. Le son des cors cessa, et une musique céleste se fit entendre. Ces doux accens devinrent de plus en plus distincts; et des chasseurs, l'épieu à la main, la trompe passée sur l'épaule, poussèrent leurs chevaux dans les avenues de la forêt. Ils précédaient un homme de bonne mine, couvert d'un riche manteau à l'antique mode allemande, et monté sur un coursier isabelle; près de lui, sur une haquenée, s'avançait une dame d'une beauté éblouissante et richement parée. Alors, derrière eux, on

vit, montés sur six chevaux de couleurs diverses, six personnages, dont les traits expressifs ressemblaient aux portraits des temps passés. Ils avaient laissé flotter la bride sur le cou de leurs chevaux, et chantaient des airs merveilleux, en s'accompagnant de luths et de harpes, tandis que leurs coursiers, soumis et guidés par le charme de cette douce musique, suivaient le noble couple en piaffant et en courbettant. Après que le chant eut duré quelques instans, les chasseurs sonnèrent une fanfare; le hennissement des chevaux y répondit joyeusement; et des pages nobles et des écuyers accoururent rejoindre le cortège qui s'enfonça dans la forêt.

L'homme qui était resté plongé dans un étonnement profond, à la vue de ce merveilleux spectacle, se releva du gazon sur lequel il était couché, et s'écria

avec enthousiasme : — O créateur du ciel ! la magnificence des temps passés est-elle sortie de son tombeau? Qui donc étaient ces brillans personnages? Une voix forte se fit entendre derrière lui : — Eh quoi ! dit-elle, ne reconnaissez-vous pas ceux que vous portez depuis si long-temps dans votre âme et dans vos pensées? Il se retourna et aperçut un homme grave et sévère, la tête couverte d'une grande perruque noire bouclée, et vêtu comme on l'était vers l'an mil six cent quatre-vingt. Il reconnut aussitôt le vieux et savant professeur Jean-Christophe Wagenseil, * qui ajouta : — Vous eussiez dû vous apercevoir tout de suite, que ce seigneur en long manteau n'était nul autre que le digne landgrave Hermann

* Auteur de la *Chronique de Nuremberg*, où Hoffmann a puisé son conte intitulé : *Mademoiselle de Scudéry*, (t. v de notre Collection).

de Thuringe. Auprès de lui chevauchait l'astre de sa cour, la noble comtesse Mathilde, la belle et jeune veuve du vieux comte Cuno de Falkenstein. Les sept personnages qui venaient derrière lui en chantant, en jouant du luth et de la harpe, sont les grands-maîtres du chant que le noble landgrave, dans son amour pour ce bel art, a rassemblés à sa cour. En ce moment, la chasse s'ouvre joyeusement, mais bientôt les maîtres se réuniront sur une belle prairie au milieu du bois, et commenceront un concours de chant. Acheminons-nous de ce côté, afin de nous y trouver quand la chasse sera finie.

Ils marchèrent, tandis que le bois et les cavernes voisines retentissaient du son des cors, des aboiemens des chiens, et des cris des chasseurs. Ce que le professeur Wagenseil avait an-

noncé, arriva; à peine se trouvaient-ils sur la verte prairie dont les émeraudes étaient dorées par les feux du soleil, qu'on vit de loin s'avancer lentement le landgrave, la comtesse et les six maîtres. — Je veux maintenant, dit Wagenseil, je veux vous montrer chaque maître en particulier, et vous le nommer par son nom. Voyez-vous cet homme qui regarde d'un air satisfait autour de lui, et qui tend la main à son cheval bai-clair pour l'exciter ?— Voyez comme l'électeur lui fait signe avec bienveillance. Il laisse échapper un éclat de rire. C'est le joyeux Walther de la Vogelweid. Celui-là aux larges épaules, à la barbe épaisse et crêpue, couvert de belles armes et monté sur un cheval tigré, c'est Reinhard de Zwekhstein. Eh ! eh ! et celui-ci sur son petit cheval, qui rentre dans le bois. Il leva les yeux et sourit comme si de

ravissantes apparitions s'élevaient de terre devant lui. C'est le digne professeur Henri Schreiber. Celui-là est tout-à-fait absent d'esprit, il ne pense ni à la plaine où l'on se rend, ni au concours du chant; voyez, mon digne sire, quels circuits il fait dans cette allée et comme les branchages lui battent les oreilles. — Voilà Jéhan Bitterolff qui galope de son côté. Vous le voyez bien, un grand homme à barbe rouge, sur un cheval fauve. Il appelle le professeur qui sort enfin de ses rêveries. Tenez, ils reviennent ensemble. — Quel est donc le bruit fou qui se fait là-bas dans ces épais buissons? Eh! c'est un fougueux cavalier qui éperonne si vigoureusement son cheval qu'il bondit et vomit l'écume. Regardez donc ce beau jeune homme pâle, comme ses yeux étincèlent, comme tous les muscles de son visage sont contractés par la dou-

leur, on dirait qu'un être invisible s'est élancé derrière lui et le harcèle. — C'est Henri de Ofterdingen. Que peut-il donc lui être arrivé? Il chevauchait d'abord si paisiblement, unissant sa voix à celle des autres maîtres. —Oh! voyez, voyez donc ce magnifique cavalier sur un cheval arabe d'une blancheur de neige! comme il saute à terre légèrement. Il passe sa bride autour de son bras et vient offrir avec courtoisie sa main à la comtesse Mathilde pour l'aider à descendre de son palefroi. Avec quelle grâce il se tient devant elle, arrêtant ses beaux yeux bleus sur ceux de la comtesse. C'est Wolfframb de Eschinbach. — Mais les voilà tous qui prennent place; sans doute le concours va commencer. —

Chaque maître, l'un après l'autre, chanta un bel air. Il était facile de reconnaître que chacun s'efforçait de

surpasser celui qui avait chanté avant lui. Mais aucun d'eux ne parvint à l'emporter, et comme on ne savait à qui donner la préférence, dame Mathilde sembla pencher vers Wolfframb de Eschinbach la couronne qu'elle balançait dans ses mains. Alors Henri de Ofterdingen se leva de sa place; ses yeux sombres lançaient des éclairs; en s'avançant rapidement vers le milieu de la pelouse, le vent fit tomber sa barette, et l'on vit ses cheveux noirs se dresser sur son front pâle et uni. — « Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez! Le prix n'est pas encore gagné. Il faut d'abord que je chante, et alors le landgrave décidera à qui doit appartenir la couronne. » A ces mots, il se trouva dans ses mains, on ne sut comment, un luth d'une structure singulière, qui avait la forme d'un animal inconnu. Il le toucha si puissamment que toute

la forêt en retentit. Puis, il se mit à chanter d'une voix forte. Sa chanson faisait l'éloge du roi inconnu qui est plus puissant que tous les autres, et à qui tous les maîtres doivent rendre hommage s'ils ne veulent vivre dans l'obscurité. Quelques accords moqueurs accompagnaient son chant. Le landgrave lança un regard de colère au chanteur; alors les autres maîtres se levèrent et chantèrent ensemble. Mais Ofterdingen continua son chant qui couvrait celui des autres et toucha si violemment son instrument que toutes les cordes se brisèrent avec un grand fracas. Tout-à-coup au lieu du luth qu'il portait, une longue figure noire s'éleva devant lui et l'emporta dans l'espace. Le chant des maîtres se perdit dans les airs, des nuées sombres couvrirent la forêt et enveloppèrent tout dans une nuit profonde. On vit

alors s'élever au milieu d'un nuage lumineux, une brillante étoile qui traversa le ciel et les maîtres suivirent sa trace en chantant.....

Tu t'aperçois sans doute, lecteur chéri, que celui qui a rêvé toutes ces choses est le même qui se dispose à te conduire parmi les maîtres que le professeur Jéhan Christophe Wagenseil lui a fait connaître. — Il arrive souvent qu'en apercevant dans le lointain quelques figures incertaines, l'impatience nous saisit; nous brûlons de savoir ce qu'elles sont et ce qu'elles peuvent faire : elles approchent de plus en plus, nous reconnaissons les couleurs de leurs vêtemens, leurs traits, nous entendons leur langage, bien que leurs paroles s'échappent en vains sons dans les airs. Mais tout-à-coup, elles plongent dans le brouillard bleu d'une vallée profonde; nous respirons à peine,

tant nous avons hâte qu'elles reparaissent, qu'elles nous rejoignent, que nous puissions les saisir et les comprendre...

Puisse le songe que je viens de te raconter, lecteur chéri, exciter en toi des émotions semblables, et puisses-tu me savoir gré de t'introduire sans plus te faire attendre, dans le beau château de la Wartbourg, à la cour du landgrave Hermann de Thuringe.

CHAPITRE PREMIER.

Les Maîtres Chanteurs à la Wartbourg.

Ce fut en l'an mil deux cent huit, que le noble landgrave de Thuringe, ami zélé et chaud protecteur du divin art des chanteurs, rassembla six maî-

tres illustres à sa cour, là se trouvérent Wolfframb de Eschinbach, Walther de la Vogelweid, Reinhard de Zweckhstein, Henri Schreiber, Jean Bitterolff, tous de l'ordre des chevaliers, et Henri de Ofterdingen, bourgeois de Eizenach. Les maîtres vivaient dans une douce union, comme les prêtres d'une même église, et tous leurs efforts tendaient à maintenir en honneur l'art du chant, le plus beau don que le ciel ait fait aux hommes. Chacun sans doute avait sa manière propre; ainsi que chaque ton d'un accord résonne d'une façon différente, et tend néanmoins à compléter l'harmonie de l'ensemble; ainsi tout en résonnant de façons diverses, les chants des différens maîtres semblaient les astres harmonieux d'une même constellation. Il arriva donc que nul d'entr'eux ne regardait sa manière

comme la meilleure, et que tous étaient convaincus qu'ils perdraient à se faire entendre l'un sans l'autre, comme les accords pleins, qui n'acquièrent de force et d'éclat qu'autant qu'ils sont soutenus et relevés par d'autres.

Si les chansons de Walther de la Vogelweid étaient agréables et bien tournées, celles de Reinhard de Zweckhstein étaient nobles et chevaleresques; Henri Schreiber se montrait profond et savant, mais Jean Bitterolff était plein d'éclat, riche en habiles comparaisons et en tournures gracieuses; les chants de Henri de Ofterdingen allaient à l'âme, il savait éveiller une profonde douleur, ranimer de touchans souvenirs, mais souvent des sons aigres et déchirans s'échappaient du milieu de ses accords, et semblaient partir d'un cœur déchiré. Personne ne pouvait savoir ce qui inspirait à Henri ces sombres pensées.

Wolfframb de Eschinbach était né dans la Suisse. Ses chansons pleines de clarté et de douceur, ressemblaient au ciel pur et bleu de sa patrie; ses refrains retentissaient comme les sons rians des clochettes du troupeau et de la flûte des bergers, mais il s'y mêlait aussi quelque chose de semblable au bruit du tonnerre sur les montagnes, des torrens furieux et des avalanches. En dépit de sa jeunesse, Wolfframb de Eschinbach pouvait passer pour le plus expérimenté des maîtres qui se trouvaient à cette cour. Dès son enfance il s'était adonné à l'art du chant, et quand il eut atteint à l'adolescence, il s'en alla parcourir beaucoup de pays pour rencontrer un grand maître nommé Friedebrand. Celui-ci l'instruisit soigneusement, et lui fit connaître beaucoup de poésies manuscrites des maîtres, qui formèrent sa jeune âme.

Maître Friedebrand lui montra surtout quelques histoires qu'il mit en poésies, particulièrement celles de Gamurret et de son fils Parcivall, du margrave Guillaume et du fort Rennewart, lesquelles poésies un autre maître chanteur, Ulrich de Turckheim mit plus tard en rimes allemandes, à la prière des gens de distinction, qui ne comprendraient certainement pas les chansons de Eschinbach. — Il arriva donc que Wolfframb devint fort célèbre et gagna la faveur de beaucoup de princes et de grands seigneurs. Il visita bon nombre de cours, et y reçut de grands honneurs, jusqu'à ce qu'enfin le landgrave Hermann de Thuringe qui l'avait entendu louer en tous lieux, l'appela à la sienne. Le talent de Wolfframb et plus encore sa modestie et sa douceur, lui gagnèrent en peu de temps le cœur du landgrave, et Henri de

Ofterdingen qui jouissait dans tout leur éclat des émanations de l'astre dual, se trouva ainsi un peu rejeté dans l'ombre. Cependant aucun des maîtres ne témoigna plus de tendresse à Wolfframb que cet Henri ; Wolfframb le paya de retour et ils se trouvèrent étroitement liés, tandis que les autres maîtres se grouppaient autour d'eux, et les environnaient comme une belle et lumineuse auréole.

CHAPITRE II.

Le Secret de Henri de Ofterdingen.

L'ÉTAT tumultueux de Ofterdingen s'aggravait de jour en jour. Son regard devenait de plus en plus sombre, son visage plus pâle; au lieu de se joindre

aux autres maîtres qui chantaient la louange des dames et du noble landgrave, Henri n'exprimait dans ses vers que les tourmens d'une âme oppressée, et ses chants semblaient souvent l'expression d'un cœur blessé qui n'espère de salut et de guérison que dans la mort. Tout le monde pensait qu'il souffrait d'un amour malheureux; mais tous les efforts qu'on fit pour lui arracher son secret furent inutiles. Le landgrave lui-même, tout dévoué au jeune homme, entreprit de l'interroger sur la cause de sa douleur. Il lui donna sa parole de prince qu'il userait de tout son pouvoir pour remédier au mal qui l'accablait, et satisfaire à ses vœux secrets, mais il réussit aussi peu que les autres à pénétrer le mystère caché dans le sein du jeune maître.

— Ah, monseigneur! s'écria Henri, les yeux baignés de larmes; ah, mon-

seigneur! sais-je moi-même quel démon d'enfer m'a saisi de ses griffes chaudes et me tient entre ciel et terre, si bien que je n'appartiens plus à celle-ci, et que je soupire vainement pour les joies de l'autre? Les poètes païens parlent des ombres des morts qui ne peuvent entrer ni dans les champs élyséens, ni dans le trou d'enfer. Ils vont et viennent sur les rives de l'Achéron, et les airs ténébreux, où ne brille pas une petite étoile consolante, retentissent de leurs gros soupirs et des plaintes de leur tourment sans nom. Leurs gémissemens, leurs prières dolentes sont vaines, le vieux batelier les repousse impitoyablement lorsqu'ils veulent entrer dans sa terrible nef. L'état de ces misérables damnés est le mien.

Bientôt, après avoir parlé de la sorte au landgrave, Henri de Ofterdingen,

véritablement malade, quitta la Wartbourg et se rendit à Eizenach. Les maîtres se plaignirent fort de ce qu'une si belle fleur tombait de leur couronne avant le temps, comme flétrie par un souffle empoisonné. Cependant Wolfframb de Eschinbach ne renonçait pas à toute espérance, et il prétendait au contraire que le mal de Ofterdingen, s'étant changé en souffrance physique, approchait de sa guérison.

Wolfframb partit aussi bientôt pour Eizenach. Lorsqu'il entra dans la chambre de Ofterdingen, celui-ci était étendu sur un lit de repos, affaibli à en mourir et les yeux à demi clos. Son luth, tout poudreux, était appendu à la muraille, et presque toutes les cordes étaient cassées. Dès qu'il aperçut son ami, il se souleva un peu, et lui tendit la main en souriant. Wolfframb s'assit, lui donna les complimens du land-

grave son maître, et lui adressa toutes sortes de paroles consolantes. Alors Henri lui dit d'une voix éteinte : — Il m'est arrivé beaucoup de choses bizarres. Il se peut que je me sois conduit parmi vous comme un insensé, sans doute vous pensez tous qu'un funeste secret, que je cache en mon sein, m'agite et me tourmente ainsi. Hélas! mon état désespérant était un secret pour moi-même. Une douleur violente déchirait mon cœur, mais il m'était impossible d'en savoir la cause. Tous mes efforts me semblaient misérables; les chants, que j'avais tenus autrefois pour chefs-d'œuvre, ne me paraissaient plus que faibles, faux, indignes du dernier écolier. Un délire inconnu, une joie du ciel, étaient suspendus au-dessus de ma tête comme une étoile d'or, il fallait y parvenir ou tomber. J'élevais mes regards, j'étendais

mes bras avec ardeur, et un ange passait devant moi en me battant le visage de ses ailes glacées, et il me disait : — A quoi tendent tes désirs, toutes tes espérances? ton œil est-il aveuglé, ta force brisée, que tu ne puisses supporter l'éclat de ton espérance, saisir ta félicité! — Ah! maintenant mon secret est à moi, je l'ai découvert. Il me donne la mort, mais une mort digne des anges.

— J'étais étendu sur ce lit, malade et impotent. Vint la nuit, et le délire de la fièvre qui m'avait jeté là, m'abandonna. Je me sentis calme, une douce chaleur se répandit dans tous mes membres. Il me sembla que je planais dans le ciel, porté sur des nuages. Une voix tonnante frappa mes oreilles et s'écria : — Mathilde! — Je m'éveillai, le cœur me battait avec une violence extraordinaire. Je savais que

j'avais crié à haute voix : Mathilde ! et j'en tremblai, car je croyais que les bois, les plaines, les cavernes devaient répéter ce doux nom, que mille voix devaient lui dire à elle-même de quel amour inexprimable je l'aimais. — Tu as maintenant mon secret, Wolfframb, ensevelis-le dans ton sein. Tu vois que je suis paisible et calme, et tu te fieras à ma parole, quand je te promettrai de ne jamais me rendre méprisable par une folle audace. Oh, toi! oh, toi! qui aimes Mathilde, que Mathilde aime aussi, j'ai pu tout te dire. Dès que je serai rétabli, je partirai pour les pays étrangers. Si un jour tu apprends que j'ai cessé de vivre, alors tu pourras dire à Mathilde que.....

Henri ne put en dire davantage; il retomba sur son coussin et tourna son visage du côté de la muraille. Ses gémissemens annonçaient la lutte qu'il

se livrait. Wolfframb de Eschinbach ne fut pas peu étonné de ce que Henri lui avait découvert. Ses regards baissés vers la terre, il avisait silencieusement aux moyens d'arracher son ami au délire de la folle passion qui devait le perdre.

Il essaya de lui tenir des propos consolans, l'engagea même à revenir à la Wartbourg, et à chercher hardiment des consolations dans la douce et éclatante atmosphère que Mathilde répandait autour d'elle. Il prétendit que lui-même n'avait pas gagné la faveur de Mathilde autrement que par ses chants, et que Ofterdingen pouvait employer avec succès le même moyen pour obtenir d'elle un doux regard. Le pauvre Henri le regarda d'un œil terne et lui répondit: — Vous ne me reverrez jamais à la Wartbourg. Faut-il donc que j'aille me précipiter dans les flammes? Ne mour-

rai-je pas assez-tôt loin d'elle, consumé par mes désirs?

Wolfframb le quitta, et Henri resta à Eizenach.

CHAPITRE III.

Ce qui advint de Henri de Ofterdingen.

Il arrive quelquefois que les peines d'amour pénètrent si profondément dans notre cœur, qu'elles deviennent pour nous une nécessité, et que nous

nous plaisons à les nourrir. C'est ce qui arriva à Henri de Ofterdingen; il conserva toute l'ardeur de son amour, mais ses regards ne se portèrent plus sur un abîme sans fond, ils s'élevèrent vers le ciel pour y chercher l'espérance. Alors sa bien-aimée lui apparaissait dans les plaines lumineuses, et lui inspirait les plus beaux chants qu'il eût jamais composés. Il détachait son luth suspendu à la muraille, y mettait de nouvelles cordes, et sortait pour aller dans la campagne qu'embellissait une belle matinée de printemps. Ses pas l'entraînaient irrésistiblement vers la Wartbourg; mais lorsqu'il apercevait les toîts éclatans du château, lorsqu'il pensait qu'il n'y reverrait plus Mathilde; que son amour était un mal sans fin, que Wolfframb de Eschinbach avait gagné le cœur de la belle comtesse par la puissance de

ses chants, toutes ses espérances s'abîmaient à-la-fois, et le désespoir s'emparait de son âme. Puis il s'enfuyait comme poursuivi par les démons, courait se renfermer dans sa chambre, et là, il se mettait à chanter des mélodies qui lui donnaient de doux rêves, et le ramenaient à sa bien-aimée.

Il avait long-temps réussi à éviter les environs de la Wartbourg; mais un jour, sans qu'il sût lui-même comment, il se trouva dans le bois qui avoisinait le château, et l'aperçut tout-à-coup devant ses yeux. Ses pas l'avaient conduit sur une éminence chargée de mousses, de branchages, et il gravit avec effort jusqu'à l'extrémité de ce monticule, d'où il découvrit les pointes des tours du château. Là, il se tint couché sur l'herbe, et se perdit dans ses rêves, s'abandonnant à-la-fois au tourment et à l'espoir.

Le soleil était couché depuis longtemps, les rayons de la lune perçaient la masse des nuages noirs qui se balançaient au-dessus des montagnes, le vent murmurait et agitait le sommet des grands arbres, et les feuillages, bercés par son souffle, rendaient des bruits étranges et prolongés. Les oiseaux de nuit étaient sortis de leurs retraites, et les torrens coulaient avec plus de fracas. Tout-à-coup, un chant éloigné se fit entendre. Henri se leva précipitamment, il pensait que les maîtres, rassemblés à la Wartbourg, commençaient leurs cantiques du soir; il croyait voir Mathilde attachant ses regards pleins de tendresse sur son cher Wolfframb, au moment de se séparer. — Henri, dont le cœur se brisait de désir et d'ardeur, saisit son luth et fit entendre des accens pleins de douceur. Un silence profond régnait autour de

lui, il semblait que toute la nature devînt silencieuse pour l'entendre; mais au moment où ses chants allaient expirer en langoureux soupirs, un grand éclat de rire se fit entendre près de lui. Il tressaillit, se retourna vivement, et aperçut une grande figure sombre qui lui dit d'une voix rauque : — J'ai fait bien des tours dans ce bois pour chercher celui qui chantait ainsi. Ainsi, c'est bien vous qui êtes Henri de Ofterdingen? J'aurais dû m'en apercevoir tout de suite; car vous êtes le plus mauvais des maîtres rassemblés à la Wartbourg, et cette folle chanson, sans pensée, sans harmonie, ne pouvait sortir que de votre bouche.

Transporté d'effroi et de colère, Henri s'écria : — Qui êtes-vous donc, vous qui me connaissez, et qui venez ici me poursuivre de vos injures?

A ces mots, il porta la main sur son épée. L'homme noir poussa encore un grand éclat de rire, et un rayon de la lune étant tombé sur son visage pâle, Ofterdingen put distinguer ses yeux étincelans et sauvages, ses joues pendantes, sa barbe rouge et pointue, sa bouche contractée par un ricanement féroce, et le riche costume noir de l'étranger.

— Eh, mon jeune compagnon! vous n'emploierez pas l'épée contre moi, je pense, parce que je blâme vos chansons. Je sais que vous autres chanteurs, vous n'aimez pas trop les critiques, et que vous voudriez qu'on admirât tout ce qui vient de vous. Mais justement, parce que je vous dis franchement qu'au lieu d'être un maître, vous êtes un écolier fort médiocre dans l'art du chant, vous devriez reconnaître que je suis votre ami véritablement, et que j'ai de bons desseins à votre égard.

— Comment seriez-vous mon ami, dit Ofterdingen, saisi d'une terreur muette; comment seriez-vous mon ami, vous que je ne me souviens pas d'avoir jamais vu?

Sans répondre à cette question, l'étranger continua : — C'est ici un lieu admirable; la nuit est belle, je vais m'asseoir auprès de vous, et puisque vous ne retournez pas encore à Eizenach, nous pourrons un peu jaser ensemble. Ecoutez mes paroles, vous pourrez y trouver quelques enseignemens.

A ces mots, l'étranger prit place sur une grande pierre couverte de mousse, fort près de Ofterdingen. Celui-ci luttait avec les sentimens les plus singuliers. Quelque intrépide qu'il fût, dans la solitude de ce bois, il ne pouvait se défendre d'une horreur profonde que lui inspirait la voix de cet homme

et toute sa conduite. Il lui semblait que cet étranger allât le précipiter dans le torrent qui coulait au pied de la montagne; et il se sentait comme privé de l'usage de ses membres. L'étranger se rapprocha encore de lui, et lui dit presque à l'oreille : — Je viens de la Wartbourg. J'y ai entendu les mauvaises chansons des prétendus maîtres; mais dame Mathilde est peut-être la plus ravissante créature qui soit sur terre!

— Mathilde! s'écria douloureusement Offterdingen.

— Oh! oh! dit l'étranger en riant, est-ce là qu'est votre mal, jeune compagnon? Mais parlons en ce moment de choses plus graves, ou plutôt de choses plus élevées, du noble talent de chanter. Il se peut que vous tous, là-bas, vous ayez de bonnes intentions avec vos chansons, et qu'elles vous

viennent fort naturellement, mais vous n'avez pas la moindre idée de l'art véritable, et vous ignorez toute sa profondeur. Je veux vous en dire seulement peu de chose, et vous verrez qu'en suivant la route que vous avez prise, vous ne parviendrez jamais au but que vous vous êtes proposé. — L'homme noir se mit alors à vanter l'art du chant en discours singuliers qui ressemblaient à des mélodies étrangères. Tandis que cet homme parlait, les images s'amoncelaient dans l'âme de Henri, et se dissipaient comme chassées par un vent d'orage; il lui semblait qu'une contrée remplie de formes voluptueuses s'offrît à ses regards. La lune était au haut du ciel, l'étranger et Henri recevaient tout l'éclat de sa lumière, et celui-ci commençait à remarquer que le visage de l'inconnu n'était pas aussi horrible qu'il lui avait paru d'abord. Si un feu

extraordinaire brillait dans ses yeux, un sourire agréable voltigeait sur ses lèvres, et son grand nez d'aigle, son front élevé donnaient une forte énergie à ses traits.

— Je ne sais, dit Ofterdingen lorsque l'étranger eut cessé de parler, je ne sais quel sentiment singulier excitent en moi vos paroles. Il me semble que l'idée du chant s'éveille en moi pour la première fois, et que ce que j'ai tenu jusqu'à ce jour pour l'art, soit devenu tout-à-coup à mes yeux, aride et pitoyable. Vous êtes certainement un maître habile, et vous me prendrez, peut-être, pour votre élève, si je vous supplie de m'accueillir en cette qualité.

L'étranger fit de nouveau un de ses fâcheux éclats de rire, se leva et parut si gigantesque et si brusque que Ofterdingen éprouva de nouveau la terreur

qu'il avait ressentie en l'apercevant d'abord.

—Vous croyez que je suis un maître habile, dit l'étranger d'une voix retentissante. Eh bien, oui! dans le temps il en pouvait être ainsi, mais je ne puis pas m'occuper à donner des leçons. Cependant je me plais à donner de bons conseils aux gens avides de savoir, comme vous paraissez l'être. Avez-vous jamais entendu parler d'un maître chanteur versé dans toutes les sciences, nommé Klingsohr? on dit que c'est un grand nécromancien, et qu'il a des rapports avec quelqu'un qu'on ne voit avec plaisir nulle part. Mais ne vous laissez pas induire en erreur, car ce que les bonnes gens ne comprennent pas leur semble toujours surnaturel, et doit, selon eux, appartenir au ciel ou à l'enfer. Eh bien! maître Klingsohr vous montrera

le chemin qui doit vous conduire au but. Il demeure dans la Transylvanie. Allez le trouver. Là vous apprendrez comment la science et l'art dispensent au maître tout ce qu'il y a de délicieux sur la terre; les honneurs, les richesses, la faveur des femmes. Oui, jeune homme! si maître Klingsohr était ici, il saurait bien enlever la belle comtesse Mathilde au tendre et langoureux Wolfframb de Eschinbach.

—Pourquoi prononcez-vous ce nom? s'écria Ofterdingen avec colère. Laissez-moi! Votre présence me cause un frisson involontaire.

—Oh! oh! dit l'étranger en riant; ne vous fâchez pas, mon petit ami. C'est la fraîcheur de la nuit et la légèreté de votre pourpoint qui vous causent ce frisson, dont vous vous plaignez, et non pas moi. Ne vous sentiez-vous pas plus à l'aise lorsque j'étais auprès

de vous et que je vous échauffais. Que parlez-vous de frisson et d'effroi, je puis vous sauver la vie. Je vous parlais de la comtesse Mathilde! Eh! sans doute, les femmes peuvent être gagnées par le chant, surtout par ces doux chants que sait si bien maître Klingsohr. J'ai d'abord méprisé vos chansons, pour vous faire sentir votre inexpérience. Mais en comprenant de suite la vérité de mes discours sur l'art, vous avez fait preuve de dispositions véritables. Peut-être êtes-vous destiné à marcher sur les traces de maître Klingsohr, et alors vous pourriez aspirer avec succès aux faveurs de Mathilde. Levez-vous et partons pour la Transylvanie! Cependant, attendez; si vous ne pouvez vous mettre tout de suite en chemin, je puis vous donner un petit livre que maître Klingsohr a fait et qui ne contient pas seulement les véritables règles du

chant, mais qui renferme encore quelques excellentes chansons du maître.

A ces mots l'étranger tira de sa poche un petit livre, dont la couleur rouge étincela aux rayons de la lune. Il le présenta à Henri de Ofterdingen et disparut aussitôt dans l'épaisseur du bois.

Henri ne put s'empêcher de céder au sommeil. Lorsqu'il se réveilla, le soleil était levé. Si le livre rouge ne se fût pas trouvé sur ses genoux, il eût douté de la réalité des événemens de la nuit.

CHAPITRE IV.

La comtesse Mathilde. — Événemens à la Wartbourg.

Sans doute, lecteur chéri, tu te trouvas une fois dans un cercle qu'une réunion de femmes charmantes, d'hommes polis pouvait faire passer pour une

couronne composée de fleurs diverses, par leurs parfums et l'éclat de leurs couleurs. Mais, ainsi que la musique absorbe et efface toutes les autres sensations, ainsi le charme que répandait une de ces femmes, plus ravissante que les autres, remplissait tous les cœurs. Placées sous l'éclat de sa beauté, répondant à l'harmonie de ses paroles, les autres femmes paraissaient plus belles, plus aimables, les hommes sentaient leur poitrine élargie, et osaient se livrer à cet enthousiasme que l'on est ordinairement forcé de renfermer en soi. Quelques efforts que fît cette reine de la société, pour distribuer également sa faveur à tous, on s'apercevait cependant que son regard céleste se reposait plus long-temps sur un jeune homme silencieusement assis vis-à-vis d'elle, et dont le doux attendrissement manifesté par ses yeux hu-

mides de larmes, trahissait l'amour heureux. Plus d'un homme enviait sans doute son bonheur, mais aucun d'eux ne pouvait le haïr, et ceux qui lui étaient attachés par les liens de l'amitié, l'aimaient encore plus tendrement à cause de son amour.

C'est ainsi que la comtesse Mathilde, veuve du vieux comte Cuno de Falkenstein, était la plus belle des fleurs dont se composait la couronne de beautés et de poètes qui ornaient la cour du landgrave Hermann de Thuringe.

Wolfframb de Eschinbach, profondément touché de sa grâce et de sa beauté, devint ardemment épris d'elle, dès le premier jour qu'il l'aperçut. Les autres maîtres, ravis aussi des charmes de la comtesse, vantaient sa douceur et ses traits dans leurs vers. Reinhard de Zweckhstein la nommait la dame de ses pensées pour qui il voulait combattre

dans le prochain tournoi ; Walther de la Vogelwied exprimait l'intention de faire pour elle un vœu chevaleresque, tandis que Henri Schreiber et Jean Bitterolff s'épuisaient en comparaisons merveilleuses en l'honneur de la belle comtesse. Mais les chansons de Wolfframb parties du fond du cœur, allaient seules frapper celui de Mathilde. Les autres maîtres n'avaient pas manqué de s'en apercevoir, mais il semblait que l'amour de Wolfframb leur fût nécessaire pour échauffer le leur, et qu'il donnât à leurs vœux plus de grâce et d'énergie.

Le premier nuage qui obscurcit le bonheur et l'éclat de la vie de Wolfframb, fut le mal mystérieux de Ofterdingen. Quand il pensait à l'amitié des autres maîtres qui le chérissaient, bien qu'ils portassent aussi en leur cœur l'image de Mathilde, et à la haine rancuneuse

de Ofterdingen qui s'était banni dans la solitude, il ne pouvait s'empêcher de se défendre d'une douleur profonde. Souvent il pensait que Ofterdingen était saisi d'une folie passagère qui passerait bientôt, mais souvent aussi il pensait qu'il n'avait pas pu supporter le sort d'aimer la comtesse sans espoir. — Et, se disait-il, qui m'a donc donné plus de droits que lui? ai-je quelque avantage réel sur Ofterdingen? Suis-je meilleur que lui, plus sensé, plus aimable? Où donc est la distance qui nous sépare? Ainsi un destin ennemi qui eût pu me frapper aussi bien que lui, vient l'abattre, et moi, son ami, je passe avec indifférence sans lui tendre la main. Ces réflexions le déterminèrent à retourner à Eizenach pour tâcher de décider Ofterdingen à revenir à la Wartbourg. Mais lorsqu'il arriva à Eizenach, Henri de Ofterdingen avait

disparu et personne ne savait où il était allé. Wolfframb de Eschinbach revint tristement à la Wartbourg, et annonça au landgrave la perte de maître Ofterdingen. Ce fut alors qu'on vit combien tous ses confrères l'avaient aimé, en dépit de sa parole amère et de son ton grondeur. On le pleura comme s'il était mort, et ce deuil jeta longtemps un voile funèbre, sur tous les chants des maîtres.

Le printemps était venu, et avec lui toutes les joies et la sérénité de la vie qui reprend alors de nouvelles forces. Les maîtres étaient rassemblés dans un bosquet des jardins du château, et ils saluaient de leurs chants les fleurs nouvelles. Le landgrave, la comtesse Mathilde et les autres dames avaient pris place sur des bancs, et Wolfframb de Eschinbach se disposait à chanter, lorsqu'un jeune homme sortit du bo-

cage, un luth à la main. Tout le monde reconnut avec une joyeuse surprise, Henri de Ofterdingen qu'on avait cru perdu. Les maîtres vinrent à lui et lui firent mille caresses; mais Henri, sans faire attention à ces témoignages de tendresse, s'approcha du landgrave, s'inclina devant lui et salua profondément la comtesse Mathilde. Il leur dit qu'il avait été atteint d'une fâcheuse maladie dont il se trouvait heureusement guéri, et demanda la permission de chanter un morceau comme les autres maîtres, bien qu'il ne pût prétendre encore à être compté dans leurs rangs. Le landgrave lui répondit que son absence ne lui avait rien fait perdre auprès de lui, et qu'il ne comprenait pas comment il pouvait se croire déchu de son rang de maître. A ces mots, il embrassa le jeune poète, et lui assigna sa place entre Walther de la Vogelweid

et Wolfframb de Eschinbach, place qu'il avait toujours occupée. On remarqua bientôt que les manières de Ofterdingen avaient entièrement changé. Au lieu de tenir comme autrefois sa tête penchée sur son sein, d'abaisser son regard vers la terre, il portait le front haut et se redressait avec fierté. Son visage était aussi pâle que jadis, mais son regard, au lieu d'errer timidement, était ferme et étincelant; une noble gravité avait fait place, dans ses traits, à la profonde mélancolie qui les obscurcissait, et un léger sourire donnait à ses lèvres une expression ironique. Il ne daigna parler à aucun maître, et prit place en silence. Tandis que les autres chantaient, il contemplait les nuages, s'agitait sur son siège, comptait sur ses doigts, bâillait, bref il témoignait le mécontentement et l'ennui par tous ses gestes et par tous ses

mouvemens. Wolfframb de Eschinbach chanta un air en l'honneur du landgrave, et amena, sur le retour de cet ami qu'on avait cru perdu, quelques vers qui causèrent une émotion générale. Mais Henri de Ofterdingen fronça les sourcils, et se détournant de Wolfframb, toucha sur son luth quelques accords singuliers. Il se plaça alors au milieu du cercle, et commença un chant qui différait tellement de tout ce qui avait été chanté jusque-là, qu'il excita le plus grand étonnement et même une stupéfaction profonde. Il semblait que ces accords frappassent aux portes d'un empire inconnu, et conjurassent les secrets des puissances mystérieuses. Puis il invoqua les astres, et l'on crut entendre les sons des sphères célestes balancées dans l'espace. Puis ses accords devinrent plus tumultueux, et il évoqua toutes les images

de l'amour heureux, et chacun se sentit pénétré de délices secrètes. Lorsque Ofterdingen eut achevé de chanter, il se fit un long silence auquel succéda un long murmure d'approbation. La comtesse Mathilde se leva vivement, s'avança vers Ofterdingen, et lui posa sur le front la couronne qui était le prix du concours.

Une rougeur éclatante couvrit les joues de Ofterdingen, il s'agenouilla et pressa avec ardeur, contre son sein, la main de la belle comtesse. En se relevant, son regard vif et pénétrant rencontra celui du fidèle Wolfframb de Eschinbach qui se disposait à s'approcher de lui, mais qui se recula comme repoussé par un pouvoir invisible. Une seule personne ne joignait pas ses éloges à ceux que tout le monde prodiguait au jeune maître; c'était le landgrave qui était devenu de plus en plus

sérieux et pensif, tandis que Ofterdingen chantait, et qui dit à peine quelques mots en sa faveur. Ofterdingen sembla fort irrité de la conduite du prince. Dans la soirée, lorsque l'ombre commençait à s'étendre, Wolfframb de Eschinbach qui avait en vain cherché son ami, le rencontra dans une des allées du jardin. Il courut à lui, le serra contre son cœur, et lui dit : — Te voilà donc devenu le premier maître du chant qui soit au monde, mon cher Henri. Comment es-tu donc parvenu à atteindre au but que nous soupçonnions à peine? Quel esprit divin t'a enseigné les merveilles d'un autre monde? O mon cher ami, que je t'embrasse encore!

— Il est heureux, dit Ofterdingen en cherchant à se dérober aux embrassemens de Wolfframb, il est heureux que tu reconnaisses combien je me suis élevé au-dessus de tous les préten-

dus maîtres qui usurpent ce titre; car tu ne saurais m'en vouloir, si je trouve tous vos misérables chants fort absurdes et fort ennuyeux.

— Ainsi tu méprises ceux que tu honorais tant, dit Wolfframb, et tu ne veux plus avoir rien de commun avec eux? Toute amitié, toute tendresse sont devenues étrangères à ton cœur, parce que tu es devenu plus habile que nous! Et moi aussi, moi, tu ne me trouves plus digne de ton amour, parce que je ne puis, dans mes vers, m'élever aussi haut que toi. — Ah! Henri, si je te disais ce que j'ai éprouvé en entendant tes chants....

— Il ne faut pas me le taire, dit Henri en riant ironiquement, cela sera peut-être fort instructif pour moi.

— Henri, dit Wolfframb d'un ton sévère, il est vrai que tes chants ont pris un essor extraordinaire et merveil-

leux, que ta pensée s'est élevée au-delà des nuages; mais une voix secrète me disait que ce chant ne pouvait découler de ton âme, et qu'il devait être l'effet de forces étrangères, comme celles que donne le nécromancien, à l'aide de sucs et de plantes inconnues. Henri, tu es certainement devenu un grand maître, et tu as l'intelligence des grandes choses, mais!..... comprends-tu encore le doux salut du vent du soir, quand tu te promènes sous les épais ombrages du bois? Ton cœur peut-il encore bondir de joie au frémissement des feuillages, au fracas des torrens? Jettes-tu encore sur les fleurs des regards enfantins? Te sens-tu encore défaillir d'amour aux plaintes du rossignol? Un désir infini remplit-il encore ton âme, en rêvant? Ah! Henri, il y avait dans tes chants certaines choses qui me saisissaient d'une terreur

inconnue. Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces âmes errantes sur les bords de l'Achéron, dont tu faisais le tableau au landgrave, lorsqu'il t'interrogeait autrefois sur la cause de ta douleur; j'étais forcé de croire que tu avais renoncé à tous les amours, et que ce que tu avais gagné en revanche, n'était que le trésor stérile que trouve un voyageur égaré au milieu d'un désert. Il me semble, (je ne puis te le cacher) que tu as payé ta maîtrise, avec toutes les joies de la vie. Un sombre pressentiment m'agite en songeant à ce qui t'a fait fuir de la Wartbourg, et à la manière dont tu reviens ici. Tes souhaits peuvent s'accomplir. Peut-être l'astre brillant qui me souriait s'éloigne-t-il déjà de moi. Mais, Henri! tiens, voici ma main; je te le jure, jamais la haine ne prendra place dans mon cœur! Malgré tout

le bonheur qui t'environne, peut-être es-tu au bord de l'abîme, peut-être la tête te tourne-t-elle-déjà en voyant sa profondeur ; ne crains rien, tu me trouveras toujours près de toi, pour te soutenir et te recevoir dans mes bras.

Henri de Ofterdingen avait écouté Wolfframb dans un profond silence. Il se cacha le visage dans son manteau, et s'élança brusquement dans l'épaisseur du bois. Wolfframb l'entendit s'éloigner en gémissant et en poussant de profonds soupirs.

CHAPITRE V.

La guerre de la Wartbourg.

L'ENTHOUSIASME et l'admiration des maîtres, pour le chant du fier Henri de Ofterdingen, fit bientôt place à un sentiment plus calme; et l'on ne tarda

pas à parler du clinquant et de la viduité de cette poésie. La comtesse Mathilde resta seule partisan dévoué du poète qui avait chanté sa beauté et sa grâce, d'une façon que tous les maîtres (à l'exception de Wolfframb de Eschinbach, qui ne se permettait aucun jugement), traitaient d'hérétique et de barbare. En peu de temps, les manières de la comtesse Mathilde changèrent entièrement. Elle ne traitait plus les autres maîtres qu'avec mépris, et elle retira même ses bonnes grâces au pauvre Wolfframb de Eschinbach. Les choses en vinrent au point que Henri fut appelé pour enseigner à la belle comtesse l'art du chant, et qu'elle commença à faire des chants dans le goût de celui de Ofterdingen. Depuis ce temps, elle sembla perdre chaque jour de sa grâce et de son charme. Négligeant tout ce qui contri-

bue au mérite de la femme, elle devint un être équivoque, haï d'un sexe et ridicule pour l'autre. Le landgrave craignant que la folie de la comtesse n'entraînât les autres femmes de sa cour, leur défendit sous peine de bannissement, de s'occuper de poésie. La comtesse Mathilde quitta alors la Wartbourg, et se retira dans un château près d'Eizenach où Henri de Ofterdingen l'eût suivie, si le landgrave ne lui eût pas ordonné de rester, pour répondre au défi que lui avaient porté les maîtres.

— Vous avez, dit le landgrave à l'arrogant chanteur, vous avez vilainement troublé le beau cercle que j'avais formé ici. Pour moi, vous ne pouviez m'abuser; car je reconnus dès le premier moment que vos chants ne découlaient pas du fond de l'âme d'un véritable maître chanteur, mais qu'ils

étaient le fruit des leçons d'un faux maître. Que sont l'éclat, la magnificence, s'ils ne servent qu'à parer un cadavre. Vous parlez des effets cachés, des secrets de la nature, non pas tels qu'ils s'offrent à l'âme de l'homme qui contemple une plus belle vie, mais tels qu'ils se présentent à l'audacieux astrologue qui veut les mesurer et les scruter au moyen de son art. Ayez honte, Henri de Ofterdingen, du changement subit qu'a produit en vous la doctrine d'un indigne maître.

— Je ne sais, répondit Henri, en quoi j'ai mérité votre colère et vos reproches, noble seigneur. Peut-être seriez-vous d'une autre opinion, si vous saviez quel est le maître qui m'a dévoilé les trésors du chant. J'avais quitté votre cour dans une douleur et dans un découragement profond, lorsqu'un petit livre tomba dans mes mains,

d'une façon singulière. C'était l'ouvrage du plus habile des maîtres chanteurs; il renfermait quelques chants de sa composition et les principales règles de l'art. Plus je lisais dans ce livre, plus je voyais clairement que c'est une chose misérable que de s'attacher à rendre uniquement ce qu'on a dans le cœur; bref, je me sentis soumis à une influence inconnue. Mon désir de voir le maître lui-même et d'entendre de sa bouche les principes de la sagesse et de l'intelligence devint irrésistible. Je me mis en chemin et je partis pour la Transylvanie. Oui! sachez-le, mon noble seigneur! C'est maître Klingsohr, lui-même, que j'ai visité, et à qui je dois l'élan hardi de mes vers. Maintenant, je pense que vous jugerez plus favorablement de mes efforts.

— Le duc d'Autriche, répondit le landgrave, m'a dit et m'a écrit beau-

coup de choses à la louange de votre maître. Maître Klingsohr est un homme profondément versé dans les sciences occultes. Il calcule le cours des astres, et reconnaît les rapports merveilleux de leur marche avec celle de nos destinées. Les secrets des métaux, des plantes, des minéraux, lui sont connus, et en outre, il est expérimenté dans les affaires de ce monde, et assiste le duc d'Autriche de son bras et de ses conseils. Comment toutes ces choses peuvent-elles s'accorder avec l'âme pure et naïve d'un véritable maître-chanteur, je l'ignore; et je pense bien que c'est justement pour cela que les chants de maître Klingsohr, si bien tournés et si ingénieusement pensés, ne vont jamais à mon cœur.—Mais aujourd'hui, il s'agit de toi, Henri. Les maîtres presque irrités de ta conduite orgueilleuse, te défient et veulent te disputer quel-

ques jours durant, le prix du chant. Il faut les satisfaire.

La lutte des maîtres eut lieu. Mais soit que les leçons que Henri avait reçues, eussent égaré son esprit, soit que l'enthousiasme eût donné des forces à ses adversaires, il perdit le prix contre chacun d'eux. Irrité de sa défaite, Henri se mit à chanter des airs pleins d'allusions moqueuses contre le landgrave Hermann, et enflés d'éloges pour le duc Léopold VII qu'il nommait l'astre brillant, sous lequel s'étaient réfugiés tous les arts. Il ne s'en tint pas là, et tourna en dérision toutes les femmes de la cour qu'il immola impitoyablement à la comtesse Mathilde. Ce fut alors que tous les maîtres irrités, sans en excepter le doux Wolfframb de Eschinbach, s'emportèrent violemment et l'accablèrent de chansons satyriques. Henri Schreiber

et Jean Bitterolff, montrèrent le faux éclat des poésies de Ofterdingen et la maigreur de ses pensées, qui se cachait sous ce fluant langage. Mais Walther de la Vogelweid et Reinhard de Zweckhstein allèrent plus loin, ils prétendirent que la méchante conduite de Henri demandait une vengeance plus sévère, et ils voulurent se la faire l'épée à la main.

Ainsi, Henri de Ofterdingen vit à la fois son talent foulé aux pieds et ses jours mis en danger. Plein de rage et de désespoir, il alla supplier le landgrave de protéger sa vie, et le pria de faire juger la question du chant par le plus célèbre maître de l'époque, par maître Klingsohr.

— Les choses sont venues au point qu'il ne s'agit plus guère de chant entre les maîtres et vous, dit le landgrave. Dans vos vers insensés, vous m'avez

insulté gravement, ainsi que les nobles dames de ma cour. De votre lutte ne dépend donc plus seulement votre réputation, mais encore mon honneur et celui des dames. Cependant tout se passera paisiblement, et je vous promets que maître Klingsohr décidera du concours. Un de mes maîtres chanteurs que le sort désignera, concourra avec vous; et tous deux, vous choisirez vous-même le sujet sur lequel vous devez chanter. Mais le bourreau sera derrière vous, le fer nu, et celui qui succombera aura la tête tranchée aussitôt. Allez, faites que maître Klingsohr vienne dans le cours de l'année, et qu'il soit juge de cette lutte à vie et à mort.

Henri de Ofterdingen se retira, et la tranquillité fut ainsi rétablie, pour quelque temps, à la Wartbourg.

Les chansons que les maîtres avaient

composées contre Henri de Ofterdingen, furent rassemblées dans un recueil qu'on nomma : *la Guerre de la Wartbourg.* *

* Ce recueil se trouve dans la collection d'antiquités littéraires du chevalier Manesse. Tr.

CHAPITRE VI.

Maître Klingsohr vient à Eizenach.

Un an s'était presqu'écoulé lorsque la nouvelle vint à la Wartbourg, que maître Klingsohr était réellement arrivé à Eizenach, et qu'il était descendu

chez un bourgeois nommé Helgrefe, devant la porte St.-Georges. Les maîtres se réjouirent fort de voir que le moment de décider de leur querelle avec Ofterdingen approchait; mais personne n'avait plus d'impatience de voir ce célèbre maître étranger, que Wolfframb de Eschinbach. — Il se peut, se disait-il, que maître Klingsohr soit adonné à une science damnable, comme disent les gens, et que les puissances infernales soient à ses ordres. Mais le vin le plus généreux ne croît-il pas sur une lave brûlante? Qu'importe au voyageur altéré que les grappes, dont il se désaltère, aient mûri au feu de l'enfer? C'est ainsi que je veux de la science et des talens du maître, sans en examiner la source, et sans plus approfondir qu'il ne convient à une âme pieuse et pure.

Wolfframb se rendit bientôt à Eize-

nach. Lorsqu'il arriva devant la maison du bourgeois Helgrefe, il trouva un grand nombre de gens rassemblés qui regardaient tous vers le balcon. Il reconnut parmi eux beaucoup de jeunes gens de l'école de chant, qui ne cessaient de s'entretenir du célèbre maître. L'un avait écrit les paroles que Klingsohr avait prononcées lorsqu'il était entré chez Helgrefe; les autres savaient au juste ce que le maître avait mangé à dîner; un troisième prétendait que le maître lui avait souri et parlé, parce qu'il l'avait reconnu pour un chanteur, à sa barette qu'il portait toute semblable à celle de maître Klingsohr; et un quatrième entonnait une chanson qu'il disait écrite à la manière du poète transylvanien. Bref, c'était partout un tumulte étrange. Wolfframb perça à grand'peine toute cette cohue, et pénétra dans la maison.

Helgrefe vint amicalement au-devant de lui, et courut l'annoncer, selon son désir, au maître qu'il venait visiter; mais il revint en disant que maître Klingsohr étudiait et qu'il ne pouvait voir personne. Il fallait se présenter de nouveau dans deux heures. Wolfframb fut forcé de se soumettre à ce retard. Après être revenu deux heures plus tard, et avoir attendu une heure encore, Helgrefe eut enfin la permission de l'introduire. Un laquais, singulièrement vêtu de soie de diverses couleurs, lui ouvrit la porte de la chambre, et Wolfframb entra. Il aperçut un homme de haute taille, couvert d'une longue robe de velours rouge avec de larges manches, et richement bordée de martre, qui se promenait gravement dans sa chambre. Ses traits ressemblaient à ceux du Jupiter tonnant, tant son front offrait de majesté

et tant ses grands yeux lançaient des regards étincelans. Une barbe noire et frisée couvrait ses joues et son menton, et une barette bizarre ou un turban, car on ne pouvait distinguer cette coiffure, recouvrait sa tête. Le maître tenait ses bras croisés sur sa poitrine, et prononçait d'une voix sonore, tout en se promenant, des paroles que Wolfframb ne comprit pas. En regardant autour de lui dans la chambre qui était remplie de livres et d'instrumens de toute espèce, Wolfframb aperçut dans un coin un petit homme âgé, pâle, à peine haut de trois pieds, qui était assis devant un pupitre sur une chaise élevée, et qui écrivait soigneusement avec une plume d'argent, sur une grande feuille de parchemin, ce que lui dictait maître Klingsohr. Après quelques momens, les regards sévères du maître tombèrent enfin sur Wolf-

framb de Eschinbach; et, cessant de parler, il s'arrêta au milieu de la chambre. Wolfframb salua alors le maître en vers agréables; il lui dit qu'il était venu pour se délecter dans ses savans entretiens, et le supplia de lui répondre dans le langage poétique, afin de lui procurer quelques instans de délices. Le maître le toisa d'un regard irrité et lui dit : — Qui êtes-vous, jeune homme, pour oser venir me troubler par vos vers absurdes, et me défier comme s'il s'agissait d'une lutte de chant? Ah! vous êtes sans doute Wolfframb de Eschinbach, le plus inhabile, le plus ignorant des compagnons qui se donnent à la Wartbourg pour maîtres-chanteurs. Non, mon cher garçon, il faut que vous grandissiez encore un peu avant que je me mesure avec vous.

Wolfframb de Eschinbach ne s'était

pas attendu à une telle réception, son sang bouillonna en entendant les paroles insultantes de Klingsohr, il sentit plus vivement que jamais la force et l'énergie que le ciel lui avait départies. Il regarda gravement le maître et lui répondit: — Maître Klingsohr, vous n'avez pas bien agi en répondant aussi amèrement à mon salut bienveillant et amical. Je sais que vous êtes fort versé dans les sciences et dans l'art du chant; mais cela ne vous autorise pas à cette vaine outre-cuidance que vous devriez mettre de côté, comme indigne de vous. Je vous le dis librement, maître Klingsohr; je crois maintenant ce que le monde dit de vous. On assure que vous avez subjugué les esprits infernaux, et que vous avez des rapports avec eux au moyen des sciences occultes que vous pratiquez. C'est de-là, dit-on, que vient votre talent, mais ce

n'est pas l'émotion naturelle du cœur qui produit vos triomphes; aussi êtes-vous orgueilleux et dur comme ne l'est jamais le chanteur, dont l'âme est pure.

— Oh! oh! répondit Klingsohr, ne vous montez pas ainsi, jeune compagnon. Quant à ce qui concerne mes rapports avec les esprits, silence là-dessus, vous n'y comprenez rien; et pour la source de mon talent, ce que vous avez dit est un bavardage d'enfant. Dites-moi donc d'où vous vient l'art de chanter? Pensez-vous que je ne sache pas comment maître Friedbrand vous prêta en Écosse quelques livres que vous eûtes l'ingratitude de ne pas lui rendre, et d'où vous avez tiré toutes vos chansons? Et! si le diable a fait mes vers, vous devez les vôtres à un méchant cœur.

Wolfframb tressaillit à ces affreux

reproches. Il posa sa main sur sa poitrine et dit : — Aussi vrai que Dieu me soit en aide, l'esprit du mensonge est puissant en vous, maître Klingsohr! Comment, j'aurais trompé mon digne maître Friedbrand ! Sachez, maître Klingsohr, que je n'ai gardé ces écrits qu'autant que mon maître l'a permis, et que je les ai lus et tous rendus. Ne vous êtes-vous jamais aidé des préceptes des autres maîtres?

— Quoi qu'il en soit, dit Klingsohr, sans répondre aux paroles de Wolfframb, où auriez-vous acquis votre talent, vous qui osez vous comparer à moi? Savez-vous point que j'ai fait laborieusement mes études à Rome, à Paris et à Cracovie, que j'ai parcouru tous les pays d'Orient, recherché les secrets des Arabes, gagné des prix dans toutes les écoles de chant et que j'ai été nommé maître des sept sciences

libérales. Et pendant ce temps, vous étiez dans votre pays de Suisse à déchiffrer les vers d'un maître mal habile.

Pendant que Klingsohr parlait ainsi, la colère de Wolfframb s'était apaisée, car, en dépit de toutes les rodomontades du maître, il était impossible de méconnaître la grandeur de son talent. Il répondit avec calme et en souriant: — Eh! mon cher maître, je pourrais bien vous répondre que si je n'ai pas étudié à Rome et à Paris, si je n'ai pas cherché la sagesse des Arabes dans leur patrie, j'ai profité des leçons de mon maître Friedbrand que j'ai suivi jusqu'au fond de l'Écosse, ainsi que de l'exemple d'autres maîtres habiles que j'ai trouvés dans les cours des princes d'Allemagne. Mais je pense que toutes les leçons, que tous les enseignemens des plus grands maîtres,

m'eussent été inutiles, si le ciel tout puissant n'eût mis dans mon sein l'étincelle sacrée, si j'avais repoussé loin de moi, avec une âme ardente, tout ce qui est faux et méchant, et si encore je ne m'efforçais de ne chanter que des sentimens purs et tendres.

Et sans y songer lui-même, Wolfframb ne put s'empêcher de dire un chant qu'il avait composé récemment.

Maître Klingsohr se promenait çà et là, plein de rage; enfin il s'arrêta devant Wolfframb, et le regarda comme s'il eût voulu le percer de ses regards de feu. Mais lorsque Wolfframb eut achevé de chanter, Klingsohr posa doucement sa main sur l'épaule du jeune maître. — Wolfframb, lui dit-il, puisque vous le voulez absolument, j'accepte la lutte que vous m'offrez. Mais allons dans un autre lieu, cette chambre ne vaut rien pour un semblable

exercice, et d'ailleurs il faut que vous goûtiez un verre de noble vin avec moi.

En cet instant, le petit homme, qui jusque-là n'avait cessé d'écrire, sauta lourdement de sa chaise sur le plancher qui rendit un son plaintif. Klingsohr se retourna vivement, poussa du pied le petit homme dans une armoire quise trouvait sous le pupitre, et la ferma à clef. Wolfframb entendit le nain pleurer doucement et gémir. Klingsohr referma ensuite les livres qui étaient ouverts autour de lui, et chaque fois que la couverture chargée de lourds fermoirs retombait sur elle-même, un son plaintif, comme le dernier soupir d'un mourant, se faisait entendre dans la chambre. Klingsohr prit alors à la main des plantes merveilleuses, qui ressemblaient à des créatures humaines, et dont les filamens et les bran-

ches s'agitaient comme des bras et des jambes, du milieu desquels grimaçait un visage hideux, et pendant ce temps un bruit confus se faisait entendre dans les armoires, et un énorme oiseau volait dans la chambre en agitant ses ailes dorées. La nuit était venue, et Wolfframb se sentit saisi d'une horreur profonde. Le maître s'aperçut de son trouble, et tira d'une boîte une pierre qui répandit autour de lui une clarté égale à celle des rayons du soleil. Tout devint calme, et Wolfframb n'entendit plus rien. Deux valets vêtus d'étoffes de soie bariolée, comme celui qui avait ouvert la porte, entrèrent en portant un costume magnifique, dont ils couvrirent maître Klingsohr.

Puis maître Klingsohr et Wolfframb de Eschinbach se rendirent ensemble à la taverne de la Cave-du-Conseil. . .

. . . . . .

Ils avaient bu ensemble à leur amitié et à leur réconciliation, et chanté sur différens modes. Aucun maître ne se trouvait là pour adjuger le prix au vainqueur, mais tous eussent déclaré que maître Klingsohr avait été surpassé; car, quelque grande que fût son habileté, il ne pouvait s'élever jusqu'à la grâce et à l'énergie des simples chansons de Wolfframb de Eschinbach.

Wolfframb venait d'achever un air admirable, lorsque maître Klingsohr renversé dans son fauteuil, les yeux baissés, lui dit d'une voix sourde : — Vous m'avez regardé comme un homme vain et orgueilleux, maître Wolfframb, mais vous vous tromperiez fort si vous pensiez que mon regard, aveuglé par l'amour-propre, ne peut reconnaître le talent quelque part

qu'il se trouve, dans un désert ou dans une salle de maîtrise. Il n'est ici personne pour juger entre nous; mais, je vous le dis, vous m'avez vaincu, et dans cet aveu vous devez reconnaître la réalité de ma vocation.

— Eh, mon cher maître! répondit Wolfframb, il se peut qu'un enthousiasme extraordinaire ait rendu aujourd'hui mes chants meilleurs que d'ordinaire; mais loin de moi la pensée de me placer au-dessus de vous. Peut-être aujourd'hui votre inspiration ne découlait-elle pas facilement. Quelquefois un nuage sombre pèse sur notre tête, mais assurément demain vous remporteriez la victoire.

— A quoi sert tant de modestie! dit maître Klingsohr en s'élançant de sa chaise, et se plaçant le dos tourné à Wolfframb, sous la haute croisée d'où

il contempla en silence les pâles rayons de la lune.

Il garda cette attitude quelques instans, puis se retourna, alla à Wolfframb, et lui dit d'une voix forte : — Vous avez raison, Wolfframb de Eschinbach, ma science commande aux puissances cachées; nos penchans doivent nous séparer. Vous m'avez vaincu; mais dans la nuit qui suivra celle-ci, je vous enverrai quelqu'un nommé Nasias. Vous aurez une lutte de chant avec lui, et prenez garde qu'il ne vous surpasse.

A ces mots, maître Klingsohr se précipita hors de la Cave-du-Conseil.

CHAPITRE VII.

Nasias vient trouver, dans la nuit, Wolfframb de Eschinbach.

Wolfframb demeurait à Eizenach, dans la maison d'un bourgeois nommé Gottschalk. C'est un homme pieux et jovial, qui tenait son hôte en honneur. Il se pouvait bien que Klingsohr et Eschinbach, qui se croyaient seuls

et retirés dans la Cave-du-Conseil, eussent été écoutés par les jeunes élèves de l'école de chant, qui suivaient pas à pas le célèbre maître, car il ne fut question dans toute la ville que de la victoire remportée par Wolfframb sur maître Klingsohr. Gottschalk l'apprit aussi, il monta, plein de joie, chez son hôte, et lui demanda comment l'orgueilleux maître avait pu se décider à lutter avec lui dans la Cave-du-Conseil. Wolfframb raconta fidèlement comment tout s'était passé, et ne lui cacha pas que maître Klingsohr l'avait menacé de lui envoyer dans la nuit prochaine un antagoniste nommé Nasias. Gottschalk pâlit alors de frayeur, il joignit les mains et s'écria d'une voix douloureuse : — Ah ! Dieu du ciel, ne savez-vous pas, mon cher sire, que maître Klingsohr entretient un commerce avec les méchans esprits qui lui

sont soumis et qui obéissent à ses volontés. Helgrefe, chez qui maître Klingsohr a pris son logement, raconte à ses voisins de merveilleuses choses. Dans la nuit, on dirait qu'il y a une grande société chez lui, bien qu'on n'ait vu entrer personne dans la maison, et alors commencent des chants singuliers, des bruits extraordinaires, et on voit briller une lumière éblouissante par les fenêtres. Peut-être ce Nasias est l'ennemi du genre humain lui-même. Partez, mon cher sire, n'attendez pas cette fâcheuse visite, je vous en conjure!

— Eh, mon cher hôte! répondit Wolfframb, comment voulez-vous que j'évite la lutte qui m'est offerte? Cela est tout à fait contraire aux règles des maîtres chanteurs. Que Nasias soit un esprit malin ou non, je l'attendrai tranquillement. Peut-être m'assourdira-t-il de chants infernaux, mais il ne trou-

blera pas mes pieuses pensées, et il ne pourra nuire à mon âme immortelle.

— Je sais déjà que vous êtes un homme courageux, qui ne craint pas même le diable, dit Gottschalk. Si donc vous voulez absolument rester, permettez que mon serviteur Jonas passe la nuit prochaine avec vous. C'est un homme pieux et vigoureux, aux larges épaules, que le chant ne saurait engourdir. Si vous faiblissiez devant le diable, et que Nasias voulût vous faire quelque mal, Jonas pousserait un cri, et nous accourrions tous avec des cierges et de l'eau bénite. On dit que le diable ne peut supporter l'odeur du musc quand un capucin l'a porté dans un petit sac sur sa poitrine. J'en aurai, et dès que Jonas criera, nous le porterons sous le nez de maître Nasias.

Wolfframb ne put s'empêcher de rire des précautions de son hôte, et lui ré-

pondit encore qu'il était préparé à tout. Cependant il consentit à accepter la compagnie de Jonas, cet homme pieux, aux larges épaules, si bien armé contre l'influence du chant.

La nuit était venue. Tout était encore tranquille. Les poids de l'horloge de l'église montèrent et descendirent avec bruit, et minuit sonna. Un grand coup de vent ébranla la maison, des voix discordantes troublèrent le repos des airs, et le cri des oiseaux de nuit se fit entendre. Wolfframb avait donné cours à ses pieuses méditations, et presqu'entièrement oublié la visite de son adversaire. Un coup violent ébranla sa porte, et une grande figure, environnée d'une vapeur rouge, et les yeux ardens, se présenta devant lui. Cette apparition était si horrible, que tout autre que Wolfframb eût été renversé d'effroi, mais il garda une contenance

assurée, et demanda d'une voix forte :

— Que venez-vous chercher en ce lieu ?

— Je suis Nasias, et je viens pour lutter avec vous dans l'art du chant.

A ces mots, Nasias ouvrit son grand manteau, et Wolfframb vit qu'il portait une grande quantité de livres qu'il déposa sur une table.

Nasias se mit alors à chanter les sept planètes et la musique céleste des sphères, comme il est dit dans le songe de Scipion, et entremêla son chant de variations fort habiles. Wolfframb s'était assis dans son grand fauteuil, et écoutait tranquillement, les yeux baissés, tout ce que chantait Nasias. Lorsque celui-ci eut fini, Eschinbach commença un chant pieux sur les choses sacrées. Nasias sautait çà et là et semblait vouloir jeter à la tête du chanteur tous les gros livres qu'il

avait apportés; plus le chant de Wolfframb devenait énergique et éclatant, plus l'éclat des yeux de Nasias pâlissait, plus sa taille se ramassait, si bien que, réduit à la stature d'un pied, il ne faisait plus que geindre et miauler, grimpant le long des armoires et traînant après lui son manteau rouge et sa large fraise. Quand Wolfframb eut achevé son chant, il voulut s'approcher de lui, mais Nasias, reprenant aussitôt sa haute taille et ses regards étincelans, lui cria : — Eh! eh! ne plaisante pas avec moi, compagnon. Il se peut que tu sois un bon théologien, et que tu t'entendes aux leçons et aux argumens de ton gros livre *, mais tu n'es pas un chanteur capable de te mesurer avec moi et avec mon maître. Chantons une petite chanson d'amour, et prend bien garde à ta réputation.

* La Bible. Tr.

Nasias se mit alors à entonner un chant en l'honneur de la belle Hélène et des plaisirs de Cythérée, et sa chanson était en effet si séduisante que les flammes qui l'entouraient semblaient les feux de l'amour sur lesquels se jouaient de petits Cupidons. Wolfframb écoutait encore en silence et les yeux baissés; mais bientôt il lui sembla qu'il se promenait dans les sombres allées d'un beau jardin, et qu'une musique délicieuse, se faisant entendre au milieu des fleurs, couvrît les accens funestes du démon. Alors il s'approcha de celle qui était sa vie entière, dans tout l'éclat de sa beauté, et tandis qu'il la saluait de ses soupirs, les feuilles s'agitaient doucement et les jets d'eau s'élevaient en longues gerbes brillantes. Elle s'avança vers lui, aux doux chants des voix inconnues, comme portée sur des ailes, et son regard ra-

dieux ralluma tous les feux de l'amour dans le cœur de Wolfframb. Vainement il cherchait des paroles et des chants pour lui exprimer son ardeur, elle disparut et le laissa plongé dans une rêverie délicieuse. Et pendant ce temps, Nasias chantait, mais Wolfframb n'entendit rien de son chant et se mit à son tour à commencer une chanson où il dépeignit, en poète transporté, toutes les douceurs de l'amour.

Nasias devint de plus en plus impatient et recommença ses bonds désordonnés dans la chambre, en poussant des cris discordans. Wolfframb se leva alors de son fauteuil et ordonna, au nom du Christ et de son saint nom, au démon de s'éloigner. Nasias, vomissant des flammes autour de lui, ramassa alors tous ses livres, et poussa un grand éclat de rire en s'écriant : — Schnib, Schnab, qu'es-tu de plus qu'un gros-

BIBLIOTHÈQUE ROYALE I

sier clerc; cède donc la place à maître Klingsohr? — A ces mots, il partit comme un coup de vent, et une étouffante vapeur de soufre se répandit dans la chambre.

Wolfframb ouvrit la fenêtre. La brise matinale pénétra dans l'appartement et effaça les traces du démon. Jonas se réveilla du profond sommeil dans lequel il était tombé, il ne fut pas médiocrement étonné en apprenant ce qui s'était passé. Il appela son maître, et Wolfframb lui raconta les évènemens de la nuit. Gottschalk honorait déjà le noble Wolfframb, cette fois il le regarda comme un saint qui venait de vaincre les puissances de l'enfer. Mais lorsque Gottschalk leva les yeux par hasard dans la chambre, sa surprise fut grande, car il aperçut ces mots inscrits au-dessus de la porte en lettres de feu : Schnib, Schnab, qu'es-

tu de plus qu'un grossier clerc; cède donc la place à maître Klingsohr!

Ainsi le malin avait écrit sur la porte, en disparaissant, les paroles qu'il avait prononcées, comme un défi pour l'avenir.

— Je n'aurai pas un moment de repos dans ma propre maison, dit Gottschalk, tant que ces paroles, insultantes pour mon digne sire Wolfframb de Eschinbach, luiront sur cette muraille!

Il courut droit chez un maçon, et le fit venir pour effacer l'inscription, mais tous ses efforts furent inutiles. On étendit sur le mur une couche de chaux d'un doigt d'épaisseur, mais l'inscription paraissait toujours, et même après qu'on eut enlevé le mortier, les lettres de feu reparurent sur les briques rouges. Gottschalk se plaignait fort, et pria messire Wolfframb de faire une bonne chanson pour forcer Nasias à

venir lui-même effacer ses paroles. Wolfframb lui répondit en riant que la chose n'était peut-être pas en son pouvoir, mais il le tranquillisa en disant que l'inscription s'effacerait d'elle-même lorsque lui, Wolfframb, aurait quitté Eizenach.

La journée était avancée, lorsque Wolfframb de Eschinbach, joyeux et dispos comme un homme plein d'espoir, quitta la ville d'Eizenach. Non loin de la ville, le comte Meinhard de Muhlberg et l'échanson Walther de Vargel vinrent à sa rencontre, montés sur de beaux chevaux, avec une nombreuse suite. Ils lui dirent que le landgrave Hermann les envoyait à Eizenach pour chercher solennellement le célèbre maître Klingsohr, et le conduire à la Wartbourg. Klingsohr avait passé la nuit sur un grand balcon de la maison d'Helgrefe, d'où il avait observé les

étoiles. Lorsqu'il tira ses lignes, deux élèves astrologues qui se trouvaient avec lui remarquèrent à ses regards singuliers, qu'il avait lu dans les astres un secret important, et ils osèrent l'interroger. Alors Klingsohr se leva et leur dit d'un ton solennel : — Sachez que, dans cette nuit, une fille est née à André II, roi de Hongrie. Elle se nommera Elisabeth, et sera un jour canonisée à cause de ses vertus et de sa piété par le pape Grégoire IX. Et sainte Elisabeth est destinée à devenir l'épouse de Louis, le fils de votre maître le landgrave Hermann.

Cette prophétie fut aussitôt rapportée au landgrave qui s'en réjouit fort. Elle changea aussi ses dispositions pour le célèbre maître, et il résolut de l'accueillir à la Wartbourg, avec une magnificence digne d'un prince.

Wolfframb pensait que la lutte à vie

et à mort n'aurait pas lieu, car Henri de Ofterdingen ne s'était pas encore présenté. Mais les chevaliers assuraient que le landgrave savait fort bien le jour de son arrivée. La cour intérieure du château avait été arrangée pour le champ-clos, et le bourreau Stempel avait, disait-on, été demandé d'Eizenach, à la Wartbourg.

CHAPITRE VIII.

Maître Klingsohr quitte la Wartbourg.

Le landgrave Hermann et maître Klingsohr s'entretenaient dans une belle chambre du château de la Wartbourg. Klingsohr assurait encore qu'il

avait bien observé la constellation de la naissance d'Elisabeth, et il conseilla au landgrave d'envoyer aussitôt une ambassade au roi de Hongrie pour lui demander la main de la princesse nouvellement née, en faveur de son fils âgé de douze ans. Ce conseil plut fort au landgrave, et s'étant mis à louer le maître de sa science, celui-ci lui parla si savamment des secrets de la nature, du microcosme et du macrocosme, que le landgrave, qui n'était pas absolument inexpérimenté en de semblables choses, fut rempli d'une admiration profonde.

— Eh, maître Klingsohr ! dit le landgrave, je voudrais bien jouir toujours de vos instructions instructives. Abandonnez l'inhospitalière Transylvanie, et venez à ma cour, où les arts et les sciences sont plus en honneur qu'en aucun lieu. Les maîtres chanteurs vous

accueilleront comme leur chef, car vous êtes aussi habile dans cet art que dans l'astrologie et les autres sciences. Ainsi donc, restez ici et ne pensez plus à retourner dans la Transylvanie.

— Permettez, noble seigneur, répondit maître Klingsohr, permettez que je retourne encore à Eizenach, et de là en Transylvanie, le pays n'est pas aussi inhospitalier et aussi défavorable à mes études que vous le pensez. Songez que je ne saurais trop me rapprocher de mon roi André II, de qui je reçois, pour mes connaissances en minéralogie qui lui ont déjà valu plus d'un trésor, un traitement de trois mille marcs d'argent, dont j'ai besoin pour m'assurer le calme et le repos nécessaires à la méditation. Ici je n'aurais que bruit et querelles avec vos maîtres chanteurs. Mon art repose sur d'autres principes que les leurs, il se peut que leur

âme pieuse leur suffise pour composer, je ne les méprise point à cause de cela, mais je ne saurais les imiter.

—Cependant, dit le landgrave, vous assisterez comme arbitre à la lutte qui doit avoir lieu entre votre élève Henri de Ofterdingen et les autres maîtres.

— Nullement, répondit Klingsohr, comment le pourrais-je? Et si je le pouvais, encore ne le voudrais-je pas. Vous même, prince, vous pourrez juger de la lutte, en confirmant la voix du peuple qui se fera certainement entendre. Mais ne nommez plus Henri de Ofterdingen mon élève. Il semblait avoir de l'énergie et des forces, mais il s'est arrêté à l'écorce sans pouvoir goûter au noyau. — Fixez toutefois le jour de la lutte, je vous suis caution que Henri de Ofterdingen se présentera.

Toutes les prières du landgrave fu-

rent sans pouvoir sur le maître obstiné; il persista dans sa résolution, et quitta la Wartbourg, comblé de magnifiques présens.

Le jour de la lutte arriva. On avait bâti un amphithéâtre dans la cour du château, comme s'il eût été question d'un tournoi. Au milieu de l'enceinte se trouvaient deux sièges tendus de noir pour les deux chanteurs qui devaient concourir, et derrière ces sièges s'élevait un échafaud. Le landgrave avait choisi pour juges du camp deux seigneurs versés dans l'art du chant, le comte Meinhard de Muhlberg et l'échanson Walther de Vargel, ceux-là même qui avaient accompagné maître Klingsohr, depuis Eizenach jusqu'à la Wartbourg. Leurs places étaient près de celle du landgrave et des dames, dans une tribune richement ornée, et un banc aussi tendu de noir était ré-

servé pour les maîtres chanteurs à quelques pas de l'échafaud.

Des milliers de spectateurs se trouvaient dans la cour, aux fenêtres et même sur les toits du château. Le landgrave, accompagné des juges, vint au son des trompettes, et monta sur son estrade. Les maîtres défilèrent à leur tour, jusqu'à leurs bancs, ayant à leur tête Walther de la Vogelweid. Sur l'échafaud se tenait Stempel, le bourreau d'Eizenach, homme gigantesque, d'un aspect sauvage, enveloppé d'un grand manteau rouge sous les plis duquel brillait la poignée étincelante d'un énorme glaive. Le père Léonard, confesseur du landgrave prit place devant l'échafaud, afin d'assister à l'heure de la mort celui qui succomberait.

Un silence d'inquiétude et d'effroi, où l'on pouvait entendre jusqu'au plus

léger soupir régnait sur cette multitude. On attendait avec une crainte singulière ce qui allait se passer. Le maréchal du landgrave, messire Franz de Waldstromer s'avança dans l'enceinte, revêtu des marques de sa dignité, et lut à haute voix les causes de la lutte et l'ordre du landgrave Hermann qui livrait au bourreau celui qui serait vaincu. Le père Léonard éleva son crucifix, et tous les maîtres s'agenouillèrent, la tête découverte, et jurèrent de se soumettre à cette ordonnance. Aussitôt le bourreau fit tournoyer trois fois son fer étincelant et cria d'une voix forte qu'il exécuterait avec conscience, et du mieux qu'il savait faire, celui qui tomberait en ses mains. Les trompettes se firent alors entendre, et le maréchal s'avançant dans l'enceinte appela à trois reprises Henri de Ofterdingen.

Et tout-à-coup Ofterdingen se trouva tout près de la barrière, au troisième appel du maréchal. Personne ne l'avait vu venir. Il s'inclina devant le landgrave, et dit, d'une voix ferme, qu'il était venu pour lutter avec le maître qu'on lui opposerait, et se soumettre à la décision des juges du camp. Le maréchal s'approcha alors des maîtres, avec une urne d'argent, d'où chacun d'eux devait tirer un billet. Dès que Wolfframb de Eschinbach déroula le sien, il reconnut que c'était lui qui devait concourir avec Henri de Ofterdingen. Il tremblait d'effroi, en songeant qu'il allait combattre son ami; mais bientôt il lui sembla que c'était le ciel lui-même qui l'avait choisi pour champion, lui qui eût marché avec joie à la mort, plutôt que de placer Henri sous le fer du bourreau. Il s'avança d'un air calme, mais

il ne put se défendre d'un certain trouble, en contemplant les traits pâles et les yeux étincelans de Henri, qui lui rappelaient ceux de Nasias.

Henri de Ofterdingen se mit à chanter, et Wolfframb se sentit près de défaillir, en reconnaissant le chant que Nasias lui avait fait entendre dans cette nuit mystérieuse. Il rassembla cependant ses forces, et répondit à son adversaire, par une magnifique cantate qui excita les acclamations du peuple. Sur l'ordre du landgrave, Henri de Ofterdingen se mit à chanter; et il peignait si bien la volupté en ses vers, que chacun se sentit saisi d'une extase enivrante. Wolfframb de Eschinbach lui-même se sentit entraîné dans un monde inconnu, et ne put se rappeler ses chants. En ce moment, un grand bruit se fit entendre à l'extrémité de l'enceinte, où la foule s'ouvrit. Wolf-

framb s'éveilla comme frappé d'un coup électrique; la comtesse Mathilde s'avançait dans tout l'éclat de sa beauté, comme au temps où il l'avait vue pour la première fois dans les jardins de la Wartbourg. Elle lui lança les regards les plus tendres, et ralluma en lui cette ardeur qui lui avait déjà fait vaincre le démon dans sa lutte nocturne. Le peuple lui décernait déjà la victoire par ses cris. Le landgrave se leva avec les juges, et le maréchal vint déposer la couronne sur sa tête. Le bourreau s'avança à son tour pour exécuter son office; mais au moment où ses valets étendirent les mains pour s'emparer du vaincu, ils ne saisirent qu'un nuage noir qui se dissipa dans les airs, avec un siflement singulier. Henri de Ofterdingen avait disparu. Chacun se retira pâle et effrayé; on parlait de figures diaboliques et d'ap-

paritions; et quelques valets du landgrave, qui gardaient les portes, prétendirent qu'au moment où Wolfframb avait vaincu le prétendu Ofterdingen, une figure, semblable à celle de maître Klingsohr, s'était échappée du château, sur un cheval noir qui vomissait l'écume.

CHAPITRE IX.

Comment Wolfframb de Eschinbach se trouva heureux de sa victoire.

Pendant ce temps, la comtesse Mathilde s'était rendue dans les jardins de la Wartbourg où Wolfframb de Eschinbach l'avait suivie.

Il la trouva assise sous un bel arbre fleuri, les mains jointes, la tête languissamment penchée sur son sein, il se jeta à ses genoux, hors d'état de proférer une parole. Mathilde le regarda avec attendrissement, et tous deux versèrent des larmes. — Ah, Wolfframb! dit enfin Mathilde, quel méchant rêve s'était emparé de moi; je m'étais livrée au démon comme un enfant étourdi. Comment ai-je pu t'oublier? me le pardonneras-tu jamais?

Wolfframb la pressa dans ses bras, et osa, pour la première fois, imprimer ses lèvres sur celles de la belle comtesse. Il jura qu'il l'avait toujours aimée avec ardeur, qu'elle n'avait jamais cessé d'être la dame de ses pensées, et lui dit comment sa présence lui avait donné la force de vaincre l'esprit malin.

— O mon bien-aimé, dit Mathilde,

laisse-moi te dire de quelle manière merveilleuse tu m'as sauvée moi-même des griffes du démon. Une nuit, il y a peu de temps de cela, des images affreuses et bizarres m'environnèrent. Je ne savais pas moi-même si c'était la joie ou le tourment qui oppressait si fort mon cœur, que je pouvais à peine respirer. Poussée par une impulsion irrésistible, je me mis à écrire un air d'après la manière de mon maître, mais une dissonnance singulière se mêlait à tous mes sons, et il me sembla qu'au lieu de chant, j'avais écrit la formule terrible avec laquelle on évoque les démons. Une horrible figure se présenta devant moi, me serra dans ses bras brûlans, et voulut m'entraîner dans l'abîme. Tout-à-coup un chant brillant éclata dans les ténèbres; ces tons divins étincelaient dans l'ombre d'un doux éclat. La figure enne-

mie lâcha prise, et disparut en poussant des cris. Ce chant, c'était ton chant, c'était celui que tu as fait entendre aujourd'hui, le même qui fit fuir le démon qui voulait aussi m'assaillir !

A ces mots, elle tomba dans ses bras, et jura de lui consacrer tous ses jours.

Dans cette même soirée, Wolfframb de Eschinbach était retiré dans sa chambre, lorsque son hôte d'Eizenach, Gottschalk accourut d'un air joyeux, et lui dit : — O mon noble sire, vous avez vaincu l'enfer. Les paroles terribles se sont effacées. Mille grâces vous soient rendues. Mais je vous apporte quelque chose qu'on a remis dans ma maison, pour vous. C'était une lettre, scellée d'un grand cachet de cire. Elle était de Henri de Ofterdingen et renfermait ce qui suit :

« Je te salue, mon digne Wolfframb,
» comme un homme qui vient d'échap-
» per à une funeste maladie qui mena-
» çait ses jours. Il m'est arrivé beau-
» coup de choses, — mais laisse-moi
» garder le silence sur des jours qui
» sont encore pour moi un profond
» mystère. Tu te souviens sans doute
» encore des paroles que tu me dis,
» lorsque par mon fol orgueil, je me
» plaçais au-dessus de toi et des autres
» maîtres. Tu me dis alors que je me
» trouverais peut-être un jour au bord
» d'un abîme ; mais que tu serais auprès
» de moi pour me tendre la main et me
» retenir. Ta prédiction s'est accomplie.
» Je t'ai trouvé au bord de l'abîme
» pour me sauver ; et c'est ta victoire
» qui m'a rendu la vie. Oui, Wolfframb,
» à tes chants, le voile qui couvrait mes
» yeux est tombé, et m'a laissé voir le
» ciel. Ne dois-je donc pas t'aimer dou-

» blement. — Tu as reconnu Klingsohr
» pour le premier des maîtres. Il l'est
» en effet; mais malheur à celui qui ne
» se contente pas de ses propres forces,
» et qui a recours aux puissances in-
» fernales pour soutenir son talent !
» J'ai renoncé à ce maître, et je vis dans
» la solitude. — Mathilde! — Non, ce
» n'était pas elle, c'était une apparition
» qui m'avait abusé. Oublie ce que j'ai
» fait dans mon délire. Salue les maîtres,
» et dis-leur combien je suis changé !
» Adieu. Peut-être un jour entendras-
» tu parler de moi. »

Quelque temps après, on apprit que Henri de Ofterdingen vivait à la cour d'Autriche, auprès du duc Léopold VII, pour lequel il composait de belles chansons, et qu'il avait renoncé au faux éclat qui l'avait séduit.

C'est ainsi que Wolfframb de Es-

chinbach eut la gloire d'avoir sauvé sa bien-aimée et son ami, des griffes du démon.

FIN DES MAÎTRES CHANTEURS.

LA MAISON DÉSERTE.

LA MAISON DÉSERTE.

— Après avoir long-temps causé, nous étions tombés d'accord, et nous avions reconnu que les apparitions de la vie réelle se présentaient souvent sous une forme plus merveilleuse que

toutes les créations de l'imagination la plus dévergondée.

— Je pense, dit Lélio, que l'histoire nous fournit des preuves irrécusables à cet appui; et c'est là ce qui rend si fatigans et si absurdes les prétendus romans historiques, où l'auteur ose rattacher les folies de sa cervelle oisive, aux actions de la puissance éternelle qui régit le monde.

— C'est la vérité profonde de ces secrets impénétrables qui nous saisit avec tant de force, dit Franz, qu'elle nous fait reconnaître l'esprit auquel nous sommes tous soumis.

— Ah! reprit Lélio, c'est justement cette connaissance qui nous manque; c'est celle qui nous fut ravie après la chute de notre premier père.

— Beaucoup sont appelés, et peu sont élus, dit Franz. Ne penses-tu pas que la connaissance ou le pressenti-

ment du merveilleux, qui est un plus beau sentiment encore, est accordée à quelques-uns, comme un sens particulier? Pour moi, il me semble que ces hommes, doués d'une seconde vue, sont assez semblables à ces chauves-souris, en qui le savant anatomiste Spallanzani a découvert un sixième sens plus accompli à lui seul que tous les autres.

— Oh! oh! s'écria Franz, en riant, alors les chauves-souris seront les véritables somnambules. Mais pour abonder dans ton sens, j'ajouterai que ce sixième sens, si admirable, consiste à saisir instantanément dans chaque objet, dans chaque personne, dans chaque événement, le côté excentrique, pour lequel nous ne trouvons pas de point de comparaison dans la vie commune, et que nous nous plaisons à nommer le merveilleux. Mais qu'est tout cela, sinon la vie ordinaire?

— Tourner toujours dans un cercle étroit, contre lequel on se cogne sans cesse le nez, quand on a l'envie de faire quelques bonds qui rompent un peu cet exercice monotone. Je sais quelqu'un en qui l'esprit de vision dont nous parlions tout-à-l'heure semble une chose toute naturelle. De là vient qu'il court des journées entières après des inconnus qui ont quelque chose de singulier dans leur marche, dans leur costume, dans leur ton ou dans leur regard ; qu'il réfléchit profondément sur une circonstance contée légèrement, et que personne ne trouve digne d'attention ; qu'il rapproche des choses complètement antipodiques, et qu'il en tire des comparaisons extravagantes et inouies.

Lélio s'écria à haute voix : — Arrêtez ! c'est là notre Théodore. Voyez, il semble avoir quelque chose de tout

particulier dans l'esprit, à en juger par la manière dont il regarde le bleu du ciel.

— En effet, dit Théodore, qui jusque-là avait gardé le silence, mes regards doivent porter le reflet d'une pensée singulière, du souvenir d'une aventure passée depuis long-temps.

— O, raconte, raconte-nous la! s'écrièrent à la fois tous les amis.

— Volontiers, dit Théodore. A ces mots, il tira son portefeuille, où il recueillait toutes sortes de notes sur ses voyages, et raconta l'histoire suivante, en jetant de temps en temps un regard sur ses feuillets, comme pour aider à sa mémoire:

CHAPITRE PREMIER.

Vous savez, (ainsi commença Théodore), vous savez que je passai tout l'été dernier à Berlin. Le grand nombre de vieux amis et de connaissances que j'y trouvai, la vie libre et com-

mode, l'attrait diversifié des arts et des sciences, tout cela me retenait puissamment. Jamais je n'avais été plus satisfait, et plus disposé à me livrer à mon ancien penchant de me promener seul dans les rues, de me réjouir à la vue des images suspendues aux boutiques, des affiches, ou de contempler les tournures des gens qui passaient et de faire leur horoscope, sans compter que j'avais encore pour compléter mon plaisir, la vue des ouvrages des arts, et celle des magnifiques édifices. L'allée, ceinte de constructions de ce genre, qui mène à la porte de Brandenbourg, est le rendez-vous du monde appelé par son rang ou par sa richesse, à jouir de tous les avantages de la vie. Dans les bas-étages de tous ces beaux palais sont des magasins où l'on débite tous les objets de luxe, tandis que les étages supé-

rieurs sont habités par la classe de gens dont je viens de parler. Les plus belles hôtelleries sont dans cette rue, presque tous les ambassadeurs y demeurent, et un mouvement tout particulier se fait remarquer dans ce quartier qui semble plus populeux que tout le reste de la ville. L'affluence qui s'y porte, fait que chacun se contente d'une demeure très-étroite, et que plus d'une de ces maisons, habitée par différentes familles, ressemble à une ruche d'abeilles. Je m'étais souvent promené dans l'allée, lorsqu'un jour mes yeux furent frappés par une maison qui se distinguait des autres d'une façon bien singulière. Représentez-vous une maisonnette à quatre croisées, resserrée entre deux hauts édifices, dont tout l'étage s'élevait à peine au-dessus du rez-de-chaussée de la maison voisine. Le toit délabré

les vitres remplacées par du papier collé, et les murs décolorés, attestaient l'extrême négligence du propriétaire. Imaginez combien une telle maison devait ressortir entre tous ces bâtimens décorés avec tout le luxe du goût moderne. Je m'arrêtai ; et en l'examinant avec plus d'attention, je remarquai que les fenêtres étaient hermétiquement fermées, qu'un mur avait été élevé devant celles du bas étage, et que la porte, où manquait la sonnette, n'offrait pas une serrure, ni même un bouton. J'étais bien convaincu que cette maison était inhabitée, car jamais, jamais, à quelque heure du jour que je vinsse à passer, une trace de créature humaine ne s'était offerte à mes yeux. Une maison inhabitée dans ce quartier de la ville! Merveilleuse apparition, et cependant elle pouvait avoir un motif bien naturel

et bien simple, si le propriétaire se trouvait entraîné dans un long voyage ou s'il habitait des propriétés éloignées, et qu'il tînt à se conserver cette habitation pour son retour. Ainsi pensais-je, et cependant je ne sais comment il se faisait que je m'arrêtais involontairement chaque fois que je passais devant la maison déserte, et que je m'enfonçais dans des méditations bizarres. — Vous savez, chers compagnons de mon enfance, que j'ai toujours passé pour un visionnaire, et que vous avez été sans cesse occupés à me retirer du monde imaginaire où je suis toujours plongé. Eh! prenez vos airs frondeurs et intelligens, si vous le voulez, j'avouerai franchement que je me suis souvent mystifié moi-même, et que je craignais encore une déception de ce genre, avec cette maison vide; mais la morale viendra à son tour, marchons au fait!

Un jour, et à l'heure même où le bon ton ordonne de se promener de long en large dans l'allée, j'étais arrêté, comme d'ordinaire, devant la maison déserte, et je me livrais à mes réflexions. Tout-à-coup, je remarquai que quelqu'un s'était placé près de moi et me regardait. C'était le comte P., en qui j'avais déjà reconnu, sous plus d'un rapport, quelque sympathie avec moi, et aussitôt je fus assuré que le mystère de cette maison l'avait également frappé. Lorsque je lui parlai de la singulière impression que ce bâtiment désert, au milieu du quartier le plus animé de la résidence, avait produite sur moi, il se mit à sourire ironiquement. Le comte P. s'était avancé beaucoup plus loin que moi; il avait déjà fait maintes suppositions sur cette maison, et son histoire allait bien au-delà de tout ce que j'aurais pu inventer. Je de-

vrais vous rapporter l'histoire du comte, dont je me souviens encore parfaitement; mais je préfère ne pas interrompre le fil de mon récit. Après avoir fait son histoire, le comte s'était ensuite informé. Quel avait été son étonnement, en apprenant que la maison vide n'était autre chose que le laboratoire du pâtissier-confiseur, dont la magnifique boutique était tout proche. C'est pourquoi les fenêtres du rez-de-chaussée où se trouvait le four avaient été murées, et celles des chambres hautes garnies d'épais rideaux, pour préserver les sucreries du soleil et des insectes. Lorsque le comte me fit cette communication, j'éprouvai à mon tour un désappointement cruel.

En dépit de cette explication prosaïque, je ne pouvais m'empêcher de regarder en passant la maison vide; et toujours des images bizarres sem-

blaient en sortir, et me causaient un léger frisson. Je ne pouvais pas à toute force m'accoutumer à l'idée des tourtes, des bonbons, des massepains et des fruits confits. Une singulière combinaison d'idées me faisait prendre toutes ces choses pour des paroles de douceur, à peu près comme celles-ci : — N'ayez pas peur, mon cher ami, nous sommes des créatures tout de sucre et de miel; mais un coup de tonnerre donnera un peu de vigueur à tout cela. Puis, je me disais : — N'es-tu pas bien insensé de mêler toujours les merveilles aux choses les plus ordinaires, et tes amis n'ont-ils pas raison lorsqu'ils te traitent d'incurable visionnaire? — La maison restait toujours la même; mon regard s'y accoutuma peu à peu, et, les images folles qui semblaient sortir de ces murailles s'évanouirent insensiblement. Un hasard réveilla en moi toutes les

idées qui commençaient à s'assoupir.

Vous pouvez imaginer que je ne laissais pas que de regarder la maison avec attention, chaque fois que je passais dans l'allée. Il arriva de la sorte qu'un jour, comme je me promenais de ce côté vers l'heure de midi, mes regards s'arrêtèrent sur une des fenêtres voilées de la maison vide. Je remarquai que le rideau de la fenêtre la plus voisine de la boutique du confiseur, commençait à s'agiter. Je tirai ma lunette de spectacle de ma poche, et j'aperçus alors distinctement une main de femme d'une blancheur éclatante et d'une forme gracieuse. Un brillant étincelait à son petit doigt et un riche bracelet entourait l'extrémité de son bras voluptueusement arrondi. La main posa devant la fenêtre un flacon de cristal d'une forme bizarre, et disparut derrière le rideau. Je m'arrêtai tout ébloui,

un singulier sentiment agitait tout mon être, je ne pouvais me détacher de la contemplation de cette fenêtre et j'éprouvais quelque peine à respirer. Enfin je revins à moi et je me trouvai entouré d'un grand nombre de gens de toute espèce qui me regardaient d'un air de curiosité. Cela me chagrina fort, mais je pensai aussitôt que le peuple est le même dans toutes les grandes villes, je m'enfuis doucement, et le démon prosaïque me glissa fort distinctement à l'oreille que j'avais vu la femme du confiseur, dans son habit des dimanches, posant une bouteille d'eau rose devant la fenêtre. — Tout-à-coup, il me vint une pensée fort raisonnable! — Je revins sur mes pas, et j'entrai dans la belle boutique ornée de glaces qui avoisinait la maison vide.

Tout en soufflant sur l'écume brû-

lante d'une tasse de chocolat que j'avais demandée, * je me mis à dire d'un air distrait : — Vous avez bien agrandi votre établissement en prenant la maison voisine.

Le confiseur jeta encore quelques bonbons sur le gâteau qu'attendait une jolie fille, et me regarda en souriant d'un air interrogatif, comme s'il n'eût pas compris mes paroles. Je répétai qu'il avait agi fort judicieusement en plaçant son laboratoire dans la maison voisine, bien que ce bâtiment désert fît un fâcheux contraste avec les brillans édifices de cette rue.

— Eh! monsieur, me dit le confiseur, qui vous a dit que la maison voisine m'appartienne? Malheureusement, toutes les tentatives que j'ai faites pour l'acquérir ont été inutiles,

* C'est chez les conditors ou confiseurs qu'on prend le café, etc. Ces conditors sont ordinairement des Italiens ou habitans de la Suisse italienne.

et après tout je n'en suis pas fâché, parce qu'il se passe de singulières choses dans cette maison.

Vous pouvez imaginer combien la réponse du confiseur me frappa. Je le priai en grâce de m'en dire davantage sur cette maison.

— Monsieur, me dit-il, je ne suis pas moi-même fort bien instruit à ce sujet; tout ce que je sais, c'est que la maison appartient à la comtesse de S*** qui habite ses terres et qui n'est pas venue à Berlin depuis nombre d'années. On m'a dit que la maison était déjà dans l'état de délabrement où elle se trouve aujourd'hui, avant même qu'on n'eût élevé tous les beaux édifices qui ornent notre rue. Il n'y demeure que deux créatures vivantes, un vieil intendant misanthrope, et un misérable chien las de la vie qui passe les nuits dans la cour, à aboyer après

la lune. On croit généralement qu'il apparaît des spectres dans ce bâtiment vide; et véritablement, mon père et moi, nous avons souvent entendu des gémissemens plaintifs, surtout au temps de Noël où les commandes nous forcent souvent de travailler toute la nuit. C'étaient des bruits étranges qui nous faisaient frissonner. Il n'y a pas longtemps non plus, que dans le silence de la nuit, j'ai entendu un chant si singulier que je ne pourrais pas vous en donner une idée. C'était évidemment la voix d'une vieille femme, mais les tons étaient si éclatans, les cadences si variées, que moi, qui ai entendu tant de cantatrices en Italie, en France et en Allemagne, je n'ai jamais rencontré rien de semblable. Il me semblait qu'on chantait des paroles françaises, mais je n'ai jamais pu les entendre distinctement; et d'ail-

leurs je n'ai pas écouté long-temps cette folle chanson de revenant, car mes cheveux se dressaient sur ma tête. Quelquefois, lorsque le bruit de la rue vient à cesser, nous entendons du fond de la chambre, de profonds soupirs, et puis un rire étouffé qui semble venir du plancher; mais en plaçant son oreille contre la muraille, on s'aperçoit facilement que ce rire et ces soupirs viennent de la maison voisine. — Remarquez, (il me conduisit dans son arrière-boutique, et me plaça près d'une fenêtre), remarquez bien ce tuyau de fonte qui sort de la muraille, il en sort quelquefois une fumée si épaisse, même dans l'été, que mon frère a souvent querellé le vieil intendant, en lui disant qu'il mettra un jour le feu à la maison. Celui-ci s'excuse en disant qu'il fait sa cuisine, mais pour ce qu'il mange, Dieu le sait; car il sort de là une odeur endiablée.

La porte de la boutique s'ouvrit, et le confiseur courut à son comptoir en m'indiquant par un regard significatif la figure qui entrait.

Je le compris parfaitement. Cette bizarre tournure pouvait-elle appartenir à quelque autre qu'à l'intendant de la maison mystérieuse? — Figurez-vous un petit homme sec, un visage couleur de momie, le nez pointu, les lèvres serrées, des yeux de chat, verts et étincelans, le sourire perpétuel d'un fou, un toupet étagé à la mode antique avec des ailes poudrées et une grande bourse, un habit couleur de café, vieux et pâli, mais bien brossé, des bas gris et de grands souliers à boucles. Cette petite figure a des mains énormes et des doigts extrêmement longs et nerveux, elle s'avance avec raideur vers le comptoir, regarde en souriant les friandises renfermées dans

des bocaux de cristal, et dit d'une voix faible et plaintive : — Deux oranges confites, deux macarons, deux marrons glacés, etc.

Le confiseur mit à part tout ce que cet homme lui demandait. — Pesez, pesez, mon digne voisin, dit l'intendant en tirant de sa poche une petite bourse de cuir. Je remarquai que l'argent, qu'il posait sur le comptoir, se composait de diverses sortes de monnaies hors de cours. Il les compta en murmurant tout bas : — Très-doux, très-doux. Il faut que tout cela soit très-doux. Je le veux bien. Que le diable emmielle sa femme, je ne m'y oppose pas.

Le confiseur me regarda en riant, et dit au vieil intendant : — Vous ne me paraissez pas bien portant ; oui, oui, l'âge ôte les forces petit à petit.

Sans changer de visage, le vieil in-

tendant répondit d'une voix forte : — L'âge? l'âge? Perdre mes forces? Oh! oh! oh!

En parlant ainsi, il frappa si violemment ses mains l'une contre l'autre, que les vitraux en retentirent, et fit un bond si vigoureux que toute la boutique et les verres placés sur le comptoir en tremblèrent long-temps. Mais au même moment, un grand cri se fit entendre, le vieil intendant avait marché sur son chien noir qui s'était glissé derrière lui, et qui se tenait couché à ses pieds.

— Maudite bête! chien d'enfer! dit-il avec son premier ton de voix doux et affaibli; et ouvrant son cornet, il en tira un macaron qu'il présenta au pauvre animal. Le chien dont les cris avaient dégénéré en gémissemens, se tut aussitôt, et se dressant sur ses pattes de derrière, se mit à manger le

macaron dans l'attitude d'un écureuil.

— Bonne nuit, mon voisin, dit l'intendant en tendant la main au confiseur, et en lui serrant la sienne si fortement qu'il en poussa un cri de douleur. — Le pauvre vieillard affaibli vous souhaite une bonne nuit, mon cher voisin. — Et il sortit avec son chien qui le suivit, la bouche pleine de macarons.

— Voyez-vous, dit le confiseur, voilà comme il vient ici de temps en temps ce vieux diable, mais je ne puis rien tirer de lui, si ce n'est qu'il était autrefois valet-de-chambre du comte de Z***, qu'il a soin de la maison où il est, et qu'il attend chaque jour la famille du comte (il l'attend depuis je ne sais combien d'années). Mon père lui parla une fois du bruit qui se fait dans la nuit, mais il lui répondit fort tranquillement: — Oui, oui, on dit qu'il

y a des revenans dans la maison ; mais ne le croyez pas, il se peut bien que l'on mente.

L'heure où le bon ton amène le beau monde chez les confiseurs en vogue était arrivée, une foule d'élégans se précipita dans la boutique et je ne pus en apprendre davantage.

CHAPITRE II.

Il m'était bien prouvé que les renseignemens du comte P... étaient inexacts, que le vieux intendant ne demeurait pas seul dans la maison, en dépit de toutes ses dénégations, et qu'il

cherchait à dérober quelque mystère aux yeux du monde. Le chant dont on m'avait parlé, me fit souvenir du bras gracieux que j'avais aperçu à la fenêtre. Ce bras ne pouvait appartenir au corps d'une vieille femme; et cependant, le chant dont m'avait parlé le confiseur ne pouvait, disait-il, être que celui d'une jeune personne. Je pensai alors à la fumée, à cette singulière odeur, à cette carafe bizarrement taillée, et bientôt il se forma devant moi l'image d'une créature ravissante, mais dangereuse et entourée de charmes magiques. Le vieil intendant devint un magicien qui exerçait ses sortilèges dans cette maison déserte. Mon imagination était en travail, et dans la même nuit, je revis, non pas en rêve, mais dans le délire de l'assoupissement, la main blanche avec son diamant au doigt, et le bras arrondi avec son riche

bracelet. Peu à peu sortant d'épais nuages, un charmant visage aux yeux bleus et douloureusement supplians, m'apparut, et aussitôt se forma devant moi l'image merveilleuse d'une jeune fille, dans tout l'éclat de la jeunesse. Bientôt je remarquai que ce que j'avais pris pour un nuage, était la vapeur qui s'échappait de la carafe de cristal que tenait la jeune beauté, et qui s'élevait en spirales légères.

—O charmante apparition! m'écriai-je, dis-moi où tu résides, et pourquoi l'on te retient captive? Oh! comme tes regards sont pleins de douleur et d'amour! Je sais qu'un art infernal te rend l'esclave d'un démon qui erre dans les boutiques de sucreries, sous un costume café, avec une bourse à poudre, suivi d'un chien infernal qu'il nourrit de macarons. Oh! je sais tout cela, ravissante et délicieuse créature. Le

diamant est le reflet du feu de l'âme! Et si tu n'avais pas teint celui-ci du sang de ton cœur, il n'étincèlerait pas ainsi de mille couleurs. Je sais que le bracelet qui entoure ton bras, est l'anneau d'une chaîne magnétique, qui te lie au sorcier que tu suis; mais je te délivrerai! O parle, dis un seul mot, jeune vierge, ouvre tes lèvres de rose!

En ce moment, une main osseuse saisit, par dessus mon épaule, la carafe de cristal, qui éclata en mille morceaux dans les airs, et la figure merveilleuse disparut dans les ténèbres, en poussant un long soupir. — Je vois déjà, à votre rire, que vous retrouvez en moi le rêveur visionnaire, mais je puis vous assurer que tout ce rêve, si vous tenez absolument à lui donner ce nom, avait le caractère accompli d'une vision. N'importe, continuons. A peine le jour fut-il venu, que je courus dans la

grande allée et que je me postai devant la maison vide. Outre les rideaux intérieurs, les fenêtres étaient fermées par d'épaisses jalousies. La rue était encore déserte, je m'approchai fort près de la fenêtre du rez-de-chaussée, et j'écoutai; mais aucun bruit ne se fit entendre, tout était silencieux comme dans un tombeau. La rue devint animée, les boutiques s'ouvrirent et je fus forcé de m'éloigner. Je ne vous dirai pas combien de fois je passai devant la maison sans rien découvrir, ni les informations inutiles que je pris de toutes parts, et comme enfin ma vision commença à s'effacer de mon esprit. Enfin, un soir en passant devant la maison, je remarquai que la porte était à demi-ouverte, je m'approchai, le vieil intendant était sur le seuil. Mon parti fut aussitôt pris.

— Le conseiller de finances Binder

ne demeure-t-il pas dans cette maison? Telle fut la question que je lui fis en le repoussant en quelque sorte dans un petit vestibule faiblement éclairé par une lampe. Il me lança un regard étincelant, et me dit d'une voix douce et traînante : — Non, il ne demeure pas ici, il n'y a jamais demeuré, il n'y demeurera jamais, il n'a même jamais demeuré dans toute l'allée. — Mais les gens disent qu'il vient des revenans dans cette maison? — Je puis vous assurer que cela n'est pas vrai, que c'est une jolie maison fort tranquille, et que la comtesse de S... y arrive demain. Bonne nuit, mon cher monsieur.

A ces mots, le vieil intendant me repoussa poliment, et ferma la porte derrière moi. Je l'entendis murmurer et tousser, puis s'éloigner, autant que j'en pus juger, et descendre plusieurs marches. Durant le peu de momens

que j'étais resté dans le vestibule, j'avais remarqué qu'il était tendu de vieilles tapisseries, et meublé comme une salle, de grands fauteuils couverts de damas rouge.

C'est alors que la maison mystérieuse se remplit pour moi d'aventures. Or, figurez-vous qu'à force de passer et de repasser, je vois un jour briller quelque chose à la dernière fenêtre de l'étage supérieur, le diamant scintillait à mes yeux. O ciel! la figure de ma vision me regarde douloureusement appuyée sur son bras. S'il était possible de rester quelques momens immobile au milieu de cette foule qui passe et qui repasse! J'aperçois un banc placé vis-à-vis de la maison, mais de telle sorte qu'en s'y asseyant, il faut tourner le dos à l'édifice. Je m'appuie sur le dossier, et je puis continuer mes observations à mon aise.

Oui, c'est elle, c'est elle trait pour trait, la céleste créature ! Mais son regard paraît incertain. Il me semble qu'elle ne regarde pas de mon côté ; ses yeux ont quelque chose de vide ; je serais tenté de croire que ce que je vois est un portrait, si je n'avais remarqué un mouvement du bras et de la main. Entièrement perdu dans la contemplation de cette créature merveilleuse, je n'avais pas entendu la voix du brocanteur italien qui m'offrait sans relâche sa marchandise. Enfin il me tira par le bras, et me retournant je le repoussai avec colère. Il ne cessa pas toutefois de me prier et de me tourmenter. — Je n'ai encore rien gagné aujourd'hui, monsieur. Une paire de crayons. Un paquet de cure-dents. — Plein d'impatience, et jaloux de me débarrasser de cet importun, je cherche quelques pièces de monnaie dans

ma bourse. — J'ai encore ici de jolies choses, me dit-il, et il me montre à distance un petit miroir de poche. En y apercevant la maison qui était derrière moi et la fenêtre où se tenait la personne mystérieuse, je me hâtai de l'acheter, et il me fut possible d'observer commodément assis et le dos tourné sans attirer l'attention des voisins. Mais en regardant de plus en plus ce miroir, je tombai dans un état que je serais tenté de nommer un songe éveillé. Je ne pouvais détacher mes regards de ce miroir qui semblait me fasciner; et j'avoue que je ne pus m'empêcher de songer à un conte que me faisait ma nourrice, lorsque je me plaisais le soir à me regarder dans le grand miroir de la chambre de mon père. Elle me disait que lorsque les enfans se mettaient la nuit devant une glace, un horrible visage étranger s'y plaçait devant eux:

Une fois, je crus voir deux yeux terribles briller dans le miroir; je poussai un grand cri et je tombai évanoui. Je fus long-temps malade, et maintenant encore, je crois fermement que ces yeux m'avaient en effet regardé. Bref, toutes ces folies de mon enfance me revinrent à l'esprit, un froid glacial parcourut toutes mes veines; je voulus jeter le miroir loin de moi, tout-à-coup deux yeux célestes se tournèrent de mon côté, leur regard était dirigé vers le mien et pénétrait jusqu'au fond de mon cœur. J'étais plongé dans une mer de délices!

— Vous avez là un joli miroir, dit une voix près de moi. Je me réveillai comme d'un songe; plusieurs personnes avaient pris place sur le banc, et je leur avais sans doute donné un spectacle réjouissant par mon regard égaré et mes paroles entrecoupées.

— Vous avez là un joli miroir, répéta l'homme en voyant que je ne répondais pas. Mais pourquoi donc y regardez-vous si singulièrement? Apercevez-vous des esprits?

Cet homme déjà âgé, bien vêtu, avait dans le ton de ses paroles et dans ses regards quelque chose de bienveillant, qui attirait la confiance. Je n'hésitai pas à lui dire que je regardais dans ce miroir une charmante fille qui se tenait derrière la fenêtre de la maison abandonnée. Je demandai même au vieillard s'il ne la voyait pas.

— Là-bas? dans la vieille maison? à la dernière fenêtre, me demanda-t-il d'un air tout étonné.

— Sans doute, sans doute, lui dis-je.

Le vieillard se mit à sourire. — C'est une singulière illusion. Que Dieu fasse honneur à mes vieux yeux. Eh! eh! monsieur, j'ai bien vu sans lunettes

cette jolie figure à la croisée, mais il m'a bien semblé que c'est un bon portrait, peint à l'huile.

Je me tournai vivement vers la fenêtre; tout avait disparu; la jalousie était baissée.

— Oui, monsieur, oui, continua le vieillard, mais il est trop tard pour s'en assurer; car je viens de voir le domestique qui est, je le sais, l'intendant de la comtesse de S***, secouer la poussière du tableau et baisser la jalousie.

— Était-ce donc vraiment un portrait? demandai-je tout stupéfait.

— Croyez en mes yeux, répondit le vieillard. Comme vous ne regardiez dans votre miroir que la réflexion du portrait, vous avez été abusé par un effet d'optique; mais à votre âge, j'aurais été plus clairvoyant.

— Mais la main et le bras remuaient, lui répondis-je.

— Oui, oui, ils se remuaient, tout remuait, dit le vieillard en souriant et en me frappant doucement sur l'épaule. Alors il se leva, et prit congé de moi en me saluant et me disant : — Gardez-vous des miroirs qui mentent si bien.

Votre très-humble serviteur.

CHAPITRE III.

Je rentrai chez moi, avec la résolution de ne plus songer à cette maison, et d'éviter de me promener dans l'allée durant quelques jours. Je tins fidèle-

ment cette promesse, et je passai les journées à écrire et le soir avec quelques amis. Cependant il m'arrivait de m'éveiller, quelquefois, subitement comme frappé d'un coup électrique, et alors je m'apercevais que c'était le souvenir de ma vision et de la croisée mystérieuse qui me faisait tressaillir. Même pendant mon travail, au milieu de mes entretiens les plus animés avec mes amis, cette pensée traversait subitement mon âme comme une étincelle électrique. Mais ce n'était-là qu'un moment passager. J'avais consacré le petit miroir de poche qui m'avait tant abusé, à un usage domestique, bien prosaïque. Je le plaçais devant moi, lorsque je voulais attacher ma cravate. Un jour comme je me disposais à vaquer à cette importante affaire, il me parut un peu terne, et j'essayai de lui rendre son éclat en le frappant de mon ha-

leine et le frottant ensuite; tous mes nerfs tremblèrent, je frissonnai, car dès que mon souffle eut répandu une vapeur sur la glace, j'aperçus au milieu d'un nuage bleuâtre, le charmant visage qui m'avait déjà blessé au cœur par ses regards douloureux ! — Vous riez? — Vous voilà unanimes sur mon compte, vous me tenez pour un rêveur incurable; mais, dites, pensez tout ce que vous voudrez, n'importe, cette beauté me regardait du fond de ce miroir, et dès que la vapeur se dissipa, ses traits disparurent sous les feux prismatiques que lançaient les rayons du soleil qui se réfléchirent dans la glace. Je ne veux point vous fatiguer, je ne veux point vous décrire toutes les sensations que j'éprouvai; sachez seulement que je renouvelai sans cesse l'épreuve du miroir, qu'il m'arriva souvent de rappeler par mon

haleine l'image chérie, mais que souvent aussi toutes mes tentatives furent infructueuses. Alors je courais comme un insensé vers la maison déserte, j'en contemplais les fenêtres durant des heures entières; mais pas une créature humaine ne consentait à s'y montrer. Je ne vivais que dans mes pensées à elle; tout le reste était mort pour moi; je négligeais mes amis, mes études. Souvent quand cette image commençait à pâlir, une douleur violente s'emparait de moi, alors elle reparaissait avec plus de force et de vivacité que jamais. Une apathie totale résultait de cet état pénible qui me laissait toujours dans un épuisement affreux. Dans ces momens-là, tous les essais que je tentais avec le miroir étaient inutiles, mais dès que j'avais repris mes forces, l'image y reparaissait avec de nouveaux charmes. Cette tension

continuelle agissait sur moi d'une manière funeste; j'errais sans cesse pâle comme un mort et l'air défait; mes amis me regardaient comme un homme fort malade, et leurs avertissemens continuels me portèrent à réfléchir sérieusement sur ma position. Fut-ce à dessein ou par hasard qu'un de mes amis qui étudiait la médecine, laissa chez moi l'ouvrage de Reil sur les aberrations mentales, je l'ignore; mais je me mis à le lire, et cette lecture m'attacha irrésistiblement. Que devins-je en reconnaissant en moi-même tous les symptômes de la monomanie! L'horrible effroi que je ressentis en me voyant sur le chemin de la maison des fous, me fit prendre promptement une résolution. Je mis mon miroir dans ma poche, et je courus chez le docteur R***, médecin célèbre par son habileté à traiter les

maladies cérébrales, par ses vues profondes sur le principe intellectuel qui fait naître tant de maladies physiques. Je lui racontai tout; je ne lui cachai pas la plus petite circonstance, et je le conjurai de me sauver du sort affreux dont je me croyais menacé! Il m'écouta fort tranquillement, mais je remarquais bien dans son regard une surprise profonde.

— Le danger n'est nullement aussi proche que vous le pensez, me dit-il, et je puis vous affirmer avec certitude qu'il me sera possible de le détourner. Il n'est pas douteux que votre esprit ne soit attaqué d'une manière inouie, mais la connaissance même de votre mal vous fournit les moyens de vous en défendre. Laissez-moi votre miroir, ne vous contraignez à aucun travail qui irrite votre imagination; évitez la grande allée, ne travaillez que le ma-

tin et sans vous fatiguer, puis allez faire une longue promenade, et passez la journée avec vos amis que vous évitez depuis si long-temps. Nourrissez-vous de mets succulens, et buvez des vins vigoureux. Vous voyez que je m'attache uniquement à éloigner votre idée fixe, c'est-à-dire l'image que vous voyez dans cette glace ou à la fenêtre de la maison déserte, et que je veux surtout fortifier votre corps. Secondez-moi donc activement.

J'avais peine à me séparer du miroir; le docteur qui l'avait déjà pris parut le remarquer, il fit naître en aspirant une vapeur à sa surface, et me dit en me le présentant :

— Voyez-vous quelque chose?

— Rien, répondis-je; ce qui était exact.

— Aspirez donc vous-même, me dit

le médecin en mettant le miroir dans ma main.

Je fis ce qu'il me disait, et l'image merveilleuse m'apparut distinctement.

— C'est elle! m'écriai-je à haute voix.

Le médecin regarda la glace et me dit :

— Je ne vois pas la moindre chose, mais je ne veux pas vous cacher qu'au moment où je regardais le miroir j'éprouvais une certaine terreur qui se dissipa aussitôt. Vous voyez que je suis sincère, et que je mérite toute votre confiance. Recommencez donc cet essai ?

Je le fis, et pendant ce temps le médecin me tint sa main placée sur l'épine dorsale. La figure reparut, le docteur qui regardait avec moi dans la glace, pâlit; puis, il prit le miroir, le regarda

encore, le renferma dans un pupitre, et revint à moi, après être resté quelques secondes à méditer, la main sur son front.

— Suivez exactement mes prescriptions, me dit-il. Je dois convenir que ces momens où vous vous trouvez hors de vous-même, sont encore fort mystérieux pour moi; mais j'espère pouvoir bientôt vous en dire davantage.

Dès ce moment, quoiqu'il m'en coûtât, je vécus exactement comme me l'avait recommandé le médecin, et quoique je sentisse les effets bienfaisans de ce régime, je ne fus cependant pas totalement délivré de ces atteintes terribles auxquelles j'étais sujet, particulièrement à midi, et la nuit. Ainsi dans la plus joyeuse réunion, en buvant, en chantant, je me sentais tout-à-coup comme percé de mille poignards, et toutes les forces de mon esprit ne suffisaient pas

pour rétablir l'équilibre; il me fallait m'éloigner pour ne reparaître que lorsque l'accès aurait cessé.

Il arriva qu'un soir, je me trouvai dans une société où l'on parla des effets et des influences du magnétisme. On discuta surtout de la possibilité de l'influence d'un principe occulte, et on s'appuya de beaucoup d'exemples. Un jeune médecin fort zélé pour le magnétisme, prétendit que lui-même et tous les magnétiseurs agissaient de loin sur les somnambules par la seule force de leur volonté. On rappela tout ce que Kluge, Schubert, Bartels ont dit à ce sujet.

— Le plus important, dit un des assistans, médecin fort connu, le plus important, c'est que le magnétisme me semble nous révéler maint mystère que nous régardions comme une chose commune et prouvée. Maintenant on doit

seulement procéder à l'œuvre avec prudence.

—Comment se fait-il que, sans motif connu, et brisant même la chaîne de nos idées, l'image d'une personne ou d'un évènement s'empare subitement de notre pensée avec tant de forces qu'elle nous frappe de surprise? Les rêves surtout offrent des exemples merveilleux, et souvent même ils nous montrent des personnes qui nous sont complètement étrangères et que nous ne devons connaître que plusieurs années après. Ces paroles si communes : Mon Dieu! cet homme, cette femme me sont connus depuis long-temps; il me semble que je les ai vus quelque part, ne sont peut-être souvent que le souvenir confus d'un tel rêve. Ne serait-il pas possible qu'il y eût entre les esprits un rapport si énergique qu'on y obéisse contre sa volonté?

— De la sorte, dit un autre, nous arriverions sans beaucoup d'efforts à la doctrine des sorcelleries, des enchantemens, des miroirs magiques, et à toutes les folies du vieux temps.

— C'est une chose singulière, reprit le médecin, que de vouloir nier ce qui est prouvé physiquement, et quoique je ne sois pas de l'avis qu'une seule lumière brille pour nous dans le royaume inconnu, qui est la patrie de nos âmes, je pense toutefois que la nature ne nous a pas refusé le talent et l'instinct des taupes. Nous cherchons, aveugles que nous sommes, à nous frayer un chemin sous ces voûtes sombres; mais comme l'aveugle qui reconnaît au murmure des arbres, au bruit du ruisseau, le voisinage de la forêt qui le rafraîchit de son ombre, de la source qui apaise sa soif, et qui atteint de la sorte au but de ses désirs,

ainsi nous pressentons au battement des ailes, au souffle de l'ange inconnu et invisible qui plane sur nos têtes, que ce pélerinage nous conduit à la source de lumières où nos yeux s'ouvriront!

Je ne pus me contenir plus longtemps.

— Vous reconnaissez donc, dis-je au médecin, vous reconnaissez donc l'influence d'un principe intellectuel, étranger à nous, auquel nous sommes forcés d'obéir.

— Je ne reconnais pas seulement cet effet comme possible, me répondit-il, mais j'en reconnais beaucoup d'autres encore, qui résultent de l'état magnétique.

— Alors, repris-je, il serait possible aux esprits infernaux d'agir sur nous d'une manière funeste.

— Tour de passe-passe d'esprits dé-

chus, répondit le médecin en riant. Non, non, ceux-là nous ne les reconnaissons pas. En général, je vous prie de ne prendre nos assertions que pour de simples conjectures, auxquelles j'ajouterai que je ne crois nullement à la puissance absolue d'un principe intellectuel sur un autre; mais que j'admets seulement une dépendance, résultat d'une faiblesse de volonté, dépendance qui alterne, et réagit selon la disposition des sujets.

— Maintenant, dit un homme âgé, qui jusque là s'était contenté d'écouter avec attention, maintenant je puis, à l'aide de vos singulières pensées, m'expliquer des secrets qui devaient sembler impénétrables. Je veux parler des enchantemens amoureux, dont sont remplis toutes les chroniques, et des procès de sorcellerie. Dans le code d'un peuple fort éclairé, ne trouve-t-on

pas des dispositions contre les breuvages d'amour, qui entraînaient irrésistiblement une personne vers une autre? Vos discours me rappellent un événement tragique qui se passa, il y a peu de temps, dans ma propre maison. Lorsque Bonaparte inonda notre pays de ses troupes, un colonel de la garde noble italienne fut logé chez moi.

—C'était un de ces officiers, en petit nombre dans la prétendue grande armée, qui se distinguaient par une conduite noble et décente. Son visage pâle, ses yeux creusés, annonçaient une maladie d'un chagrin profond. Il ne logeait chez moi que depuis peu de jours, lorsque se trouvant dans ma chambre, il porta subitement, avec un grand soupir, la main sur son cœur ou plutôt sur son estomac, comme s'il y ressentait une douleur mortelle. Il ne pouvait pas articuler une parole;

il fut forcé de se jeter sur un sopha où ses yeux se fermèrent, et y resta quelque temps immobile comme une statue. Tout-à-coup, il se leva par un mouvement brusque; mais il conserva une faiblesse extrême. Un médecin que je lui envoyai, ayant infructueusement employé divers remèdes, eut recours aux moyens magnétiques qui semblèrent plus efficaces. Il fallut cependant les abandonner aussi; car le malade ne pouvait les supporter. Au reste, mon médecin avait gagné la confiance du colonel, et celui-ci lui raconta que, dans ce moment de faiblesse qu'il avait éprouvé, l'image d'une femme qu'il avait connue à Pise s'était offerte à ses yeux; les regards brûlans qu'elle lui lançait, lui avaient causé une douleur si violente, qu'il en avait perdu l'usage de ses sens. Il lui resta de sourdes douleurs de tête, et un état d'abatte-

ment singulier. Jamais il ne fit connaître le genre de relations qu'il avait eues avec cette femme. Les troupes étaient sur le point de se mettre en marche, la voiture du colonel était déjà chargée de bagages et devant la porte; pour lui, il déjeunait; mais tout-à-coup il poussa un cri violent et tomba de sa chaise. Il était mort. Les médecins reconnurent qu'il avait été frappé d'apoplexie. Quelques semaines plus tard, une lettre adressée au colonel me fut apportée. Je n'hésitai pas à l'ouvrir dans l'espoir d'y trouver quelques renseignemens sur les parens de cet officier, et de pouvoir leur annoncer sa mort. La lettre venait de Pise, et ne renfermait que ces mots, sans signature : « Malheureux! aujourd'hui le 7, à midi précis, Antonia, embrassant ton image trompeuse, est tombée morte! » — J'avais noté le jour

et l'heure de la mort du colonel; il était mort au même moment qu'Antonia.

Je n'entendis plus rien de ce que raconta le vieillard, car dans l'effroi qui m'avait saisi, en reconnaissant que ma situation était semblable à celle du colonel, je m'élançai hors du salon et je courus vers la maison mystérieuse. Il me sembla de loin, que je voyais briller des lumières à travers les jalousies fermées; mais la clarté disparut lorsque j'approchai. Eperdu de désirs et d'amour, je m'élancai vers la porte; elle céda sous mon impulsion, et je me trouvai dans le vestibule faiblement éclairé, au milieu d'une atmosphère lourde et épaisse. Le cœur me battait violemment. Tout-à-coup un cri de femme prolongé et perçant, retentit dans la maison; et je ne sais moi-même comment il se fit que je me trouvai dans

un salon éclairé par un grand nombre de bougies, orné, avec tout le luxe antique, de meubles dorés et de vases du Japon. Des nuages bleus et épais remplissaient la chambre.

— Sois le bien venu ! — Bien venu mon fiancé. — L'heure est arrivée, la noce approche !

Ainsi cria une voix de femme, et aussi peu que je savais comment j'étais venu jusque-là, aussi peu sais-je comment il se fit qu'une charmante figure, richement vêtue, sortit du milieu de cette vapeur. Elle me répéta d'une voix perçante : « Sois le bien venu, mon doux fiancé ! » et s'avança vers moi les bras étendus. — Un horrible visage, vieux et jauni, me contemplait d'un air effaré. Je chancelai d'effroi, mais comme fasciné par un serpent, je ne pouvais détourner mes regards de cette horrible femme, ni reculer d'un pas.

Elle s'avança si près, qu'il me sembla que cette hideuse face n'était qu'un mince masque de crêpe, sous lequel m'apparaissaient les traits charmans du miroir. Déjà je sentais ses mains osseuses, lorsqu'elle fondit en arrière et qu'une voix s'écria derrière moi : « Le diable fait-il déjà son jeu avec » votre grâce ? Au lit, ma gracieuse » dame, sans cela il y aura des coups ! »

Et je vis auprès de moi le vieil intendant en chemise, agitant un grand fouet au-dessus de sa tête. Il se disposait à battre la vieille qui se roula en hurlant sur le tapis ; j'arrêtai le bras prêt à frapper, mais le vieil intendant me repoussa en s'écriant : —Savez-vous, Monsieur, que ce vieux démon vous eût étranglé si je n'étais pas arrivé. — Partez, partez, partez !

Je m'élançai hors de la salle, cherchant en vain, dans les ténèbres, la

porte de la maison. J'entendais les sifflemens du fouet et les cris plaintifs de la vieille. J'allais appeler du secours, lorsque le sol manqua sous mes pas; je fis une chute de plusieurs marches sur une petite porte que mon poids fit ouvrir, et je tombai de tout mon long dans une petite chambre. Au lit, qu'on venait évidemment de quitter, à l'habit couleur de café étendu sur une chaise, je reconnus aussitôt l'appartement du vieil intendant. Quelques instans après, il descendit lourdement, entra et tomba à mes pieds.

— Au nom du Ciel, me dit-il les mains jointes, qui que vous soyez, et quel que soit le motif qui vous ait amené près de cette vieille diablesse, gardez le silence sur ce qui s'est passé, ou il m'en coûtera mon emploi et mon pain! Son Excellence a été bien châtiée et je l'ai attachée dans son lit. Bonne

nuit donc, mon cher Monsieur, je vous souhaite un bon sommeil, bien doux et bien paisible.—Oui, oui, allez vous coucher. — Voilà une belle nuit de juillet, bien chaude; pas de clair de lune, il est vrai, mais des étoiles bien brillantes. Une bonne, une excellente nuit, Monsieur!

En parlant ainsi, le vieil homme s'était relevé, avait pris une lumière, m'avait emmené hors de la chambre, poussé sous le vestibule, puis sur le seuil, et avait refermé la porte.

CHAPITRE IV.

Plus tard, il arriva que dans une réunion nombreuse, je rencontrai le comte P. qui me prit à part, et me dit en riant : — Savez-vous bien que les mystères de notre maison déserte

commencent à se dévoiler? — Je me disposais à l'écouter, mais au moment où il allait continuer, les portes de la salle à manger s'ouvrirent, et l'on se rendit à table. Perdu dans la pensée des secrets que le comte allait me divulguer, j'avais offert machinalement le bras à une jeune dame et je suivais les rangs cérémonieux des convives. — Je conduis la dame à la première place qui s'offre à moi, alors je la regarde et..... j'aperçois les traits fidèles de l'image de mon miroir! Vous ne doutez pas que je frissonnai involontairement, mais je puis vous assurer que je n'éprouvai pas le moindre symptôme de ce délire funeste qui s'élevait en moi lorsque cette image de femme m'apparaissait dans la glace obscurcie par la vapeur de mon haleine. — Mon étonnement ou plutôt mon effroi dût se peindre dans mon regard, car la

jeune femme me regarda d'un air si surpris, que je crus nécessaire de me remettre aussi bien que je le pus, en lui disant que je croyais déjà l'avoir vue quelque part. La courte objection qu'elle me fit en répondant que la chose lui paraissait peu probable puisqu'elle était arrivée de la veille et qu'elle venait pour la première fois de sa vie à Berlin, me rendit stupéfait, dans toute l'étendue du mot. Je gardai le silence. Le regard angélique que me jeta la jeune personne, me rendit seul quelque force. Vous savez comme en telle occasion, on tâte doucement les touches intellectuelles, jusqu'à ce qu'on retrouve le ton convenable. Je fis ainsi, et je vis bientôt que j'avais auprès de moi une tendre et gracieuse créature, dont l'âme était malade d'exaltation. Quelque joyeuse tournure que prît notre conversation,

surtout lorsque j'y jetais pour l'animer un mot hardi et bizarre, elle souriait, il est vrai, mais si douloureusement qu'il semblait qu'elle eût été touchée avec trop de rudesse.

— Vous n'êtes pas gaie, gracieuse dame. C'est peut-être la visite de ce matin, lui dit un officier qui était assis un peu plus loin; mais en ce moment son voisin lui prit le bras, et lui dit quelque chose à l'oreille, tandis qu'à l'autre extrémité de la table, une femme parlait, les joues brûlantes, du bel opéra qu'elle avait vu représenter à Paris, et qu'elle comparait à celui du jour.

Les larmes vinrent aux yeux de ma voisine: — Ne suis-je pas un fol enfant? dit-elle en se tournant vers moi.

Elle s'était déjà plaint de la migraine. — C'est l'effet d'un mal de tête nerveux, répondis-je d'un air détaché.

Rien ne vous conviendrait mieux que l'esprit vif et léger qui jaillit de l'écume de ce breuvage de poète.

A ces mots, je lui versai du vin de Champagne qu'elle avait d'abord refusé, et tout en portant le verre à ses lèvres, elle laissa couler des larmes qu'elle ne s'efforçait plus de cacher. Tout semblait réparé, et le calme avait reparu dans son âme, lorsque je choquai par inadvertance le verre de cristal anglais placé devant moi, qui rendit un son prolongé et éclatant. Ma voisine fut aussitôt frappée d'une pâleur mortelle, et une horreur secrète s'empara aussi de moi, car ce son me rappelait la voix de la vieille femme folle de la maison déserte.

Tandis qu'on prenait le café, je trouvai moyen de me rapprocher du comte P. Il remarqua bien pourquoi.

— Savez-vous bien, me dit-il, que

votre voisine était la comtesse Edwine de S*, et que la sœur de sa mère, qui est folle, est renfermée depuis plusieurs années dans la maison déserte. Ce matin, la mère et la fille sont allées rendre visite à cette infortunée. Le vieil intendant, qui seul est en état de gouverner la vieille comtesse, est mortellement malade, et l'on dit que la sœur de la comtesse a enfin confié son secret au docteur K., qui s'est rendu auprès de la malade pour lui donner des soins. Je n'en sais pas davantage pour le moment.

D'autres personnes s'approchèrent, et notre conversation cessa. Le docteur K. était justement le médecin à qui j'avais confié mon singulier état. Je n'hésitai pas à me rendre auprès de lui et à lui demander ce qu'il savait. Il ne fit aucune difficulté de me confier ce qui suit.

«Angélique, comtesse de Z*, me dit le docteur, quoique âgée de trente ans, était encore dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque le comte de S*, beaucoup plus jeune qu'elle, la vit à la cour de **, et se prit si bien à ses charmes qu'il s'empressa aussitôt auprès d'elle ; au printemps, lorsque la comtesse revint dans les terres de son père, il la suivit pour aller s'ouvrir au vieux comte. Mais à peine le comte était-il arrivé, qu'en apercevant Gabrielle, la sœur cadette d'Angélique, il crut sortir d'un songe. Angélique semblait fanée et décolorée auprès de sa sœur dont la beauté et la grâce entraînaient irrésistiblement le comte S*; sans plus faire attention à Angélique, il demanda la main de Gabrielle que le vieux comte lui accorda d'autant plus volontiers que celle-ci témoignait déjà un vif penchant pour lui. An-

gélique ne témoigna pas le moindre chagrin de l'infidélité de son amant. — Il croit m'avoir abandonnée. Le pauvre garçon! Il ne voit pas qu'il m'a servi de jouet, et que c'est moi qui l'ai laissé là! C'est ainsi qu'elle parlait dans son orgueilleux mépris, et en vérité toutes ses manières témoignaient la plus parfaite indifférence pour le déloyal. Au reste, dès que l'union du comte avec Gabrielle fut déclarée, on vit très-peu Angélique.

Elle ne paraissait pas à table, et l'on dit qu'elle passait son temps dans un petit bois, qui avait été long-temps sa promenade favorite. Un singulier événement troubla la tranquillité qui régnait dans le château. Il arriva que les chasseurs du comte de Z**, soutenus par un grand nombre de paysans, réussirent enfin à prendre une bande de Bohémiens, qu'on accusait de tous les

meurtres et de tous les brigandages qui se commettaient depuis quelque temps dans la contrée. On amena dans la cour du château, les hommes attachés à une chaîne et les femmes et les enfans garottés sur une charrette. Plus d'une figure audacieuse qui regardait autour d'elle avec des yeux sauvages et étincelans, comme un tigre enchaîné, trahissait le meurtrier et le brigand déterminé; mais une femme surtout attirait les regards, elle était enveloppée, depuis les pieds jusqu'à la tête, d'un schall couleur de sang; sa maigreur était extrême, sa taille très-élevée, et elle cria d'une voix impérative, qu'on la fît descendre de la charrette, ce qui fut exécuté. Le comte de Z* s'était rendu dans la cour du château, et il donnait des ordres pour renfermer la bande dans différens cachots, lorsque la comtesse Angélique accourut, les cheveux

épars, et tombant à ses genoux, lui cria : — Délivrez ces gens! délivrez ces gens! Ils sont innocens! mon père, délivrez-les! Une seule goutte de leur sang et je me plonge ce couteau dans le sein.

En parlant ainsi, la comtesse agitait un long couteau au-dessus de sa tête, mais elle tomba évanouie.

— Eh, ma jolie pouponne, mon bel enfant, je savais bien que tu ne le souffrirais pas! Ainsi causait la vieille. Puis elle se replia auprès de la comtesse, et couvrit son visage et son sein de baisers dégoutans, en répétant : —Belle enfant, belle enfant, réveille-toi, le fiancé vient, le fiancé va venir!

La vieille tira une fiole où s'agitait un petit poisson doré dans une belle liqueur argentée, et la posa sur le cœur de la comtesse, qui reprit ses sens aussitôt. Dès qu'elle aperçut la

vieille bohémienne, elle l'embrassa vivement et s'enfuit dans l'intérieur du château. Le comte de Z*, Gabrielle et son fiancé qui étaient accourus, étaient frappés de surprise. Les Bohémiens restaient complètement indifférens et tranquilles; on en détacha quelques-uns, et on les conduisit dans les prisons du château. Le lendemain matin on fit assembler la commune, les Bohémiens furent amenés, le comte déclara hautement qu'ils étaient innocens de tous les brigandages qui avaient eu lieu dans la contrée, et qu'il leur accordait libre passage sur son territoire. On les délivra alors de leurs chaînes, et au grand étonnement de tous, ils furent mis en liberté. La femme au schall rouge avait disparu. On prétendait que le capitaine des Bohémiens, reconnaissable à la chaine d'or qu'il portait autour du cou, à son

chapeau à plumes rouges, avait été admis pendant la nuit dans la chambre du comte. Quelque temps après, on eut en effet la certitude que les bohémiens n'avaient pris aucune part aux désordres du pays.

Le mariage de Gabrielle approchait. On vit un jour avec étonnement, que plusieurs charriots chargés de meubles, d'habits, de linge, enfin de tous les objets nécessaires à un ménage, quittaient le château. Le lendemain, on apprit que Gabrielle, accompagnée par le valet de chambre du comte S*** et par une femme voilée, qu'on crut reconnaître pour la bohémienne, était partie pendant la nuit. Le comte Z*** dévoila cette énigme, en déclarant qu'il s'était vu forcé par certaines raisons de céder aux désirs d'Angélique, et de lui donner en toute propriété sa maison de Berlin, avec la permission d'y vivre

? Angélique

à part, et de ne le recevoir lui-même, qu'autant qu'elle le voudrait bien. Le comte ajouta qu'à la prière d'Angélique, il lui avait permis d'emmener un valet de chambre, qui était parti avec elle. Le mariage fut célébré, le comte S*** partit pour D***, avec sa jeune femme, et y passa une année dans une joie sans mélange; mais alors la santé du comte commença à s'altérer; il lui semblait qu'une secrète douleur lui ravît tous les plaisirs, toutes les forces de sa vie; et il chercha vainement à cacher à la comtesse l'état funeste où il se trouvait. De longs évanouissemens l'affaiblirent bientôt davantage, et les médecins lui ordonnèrent d'aller résider quelque temps à Pise. La comtesse Gabrielle, qui était sur le point d'accoucher, ne put l'accompagner, mais dut le suivre quelque temps après. — Ici, me dit le doc-

teur, les écrits de la comtesse Gabrielle de S* sont tellement irréguliers, qu'il est difficile d'en suivre l'enchaînement. Bref, un enfant, sa fille, disparaît de son berceau d'une manière inconcevable ; toutes les recherches qu'on fait pour la retrouver sont inutiles. Son chagrin va jusqu'au désespoir, et pour l'accroître, le comte de Z*, son père, lui écrit que son gendre qu'il croyait sur la route de Pise, a été trouvé frappé d'apoplexie, dans la maison d'Angélique à Berlin; il ajoute qu'Angélique est tombée dans un délire effrayant, et que lui-même il ne pourra long-temps supporter tous ces maux. Dès que Gabrielle eut repris quelques forces, elle courut se retirer dans les terres de son père. Durant une nuit sans sommeil, où les images de son enfant, de son mari perdus, se présentaient à ses pensées, elle croit en-

tendre un léger bruit à la porte de sa chambre; elle se lève précipitamment, allume une bougie à la flamme de sa lampe de nuit. Grand Dieu! Roulée sur le plancher, enveloppée dans son schall rouge, la bohémienne lui lance des regards fixes et étincelans, et berce dans ses bras un petit enfant qui vagit douloureusement. Le cœur de la comtesse est prêt à se rompre dans son sein! — C'est son enfant! — C'est sa fille perdue! Elle l'arrache des mains de la bohémienne, mais au même instant, celle-ci roule comme un automate sans vie. Aux cris de la comtesse, tout le monde se réveille; on accourt, on trouve la femme morte; rien ne peut la ranimer, et le comte la fait ensevelir. Que faire, sinon courir auprès de l'insensée Gabrielle, pour tâcher de lui arracher son secret? La folie furieuse d'Angélique ne permettait de

laisser approcher d'elle que le valet-de-chambre; mais elle, devient tout-à-coup calme et raisonnable, lorsque le comte lui dit l'histoire de l'enfant de Gabrielle ; elle frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et s'écria : — Votre pouponne est arrivée? bien arrivée? et l'autre enterré, enterréee? Oh, le brave faisan, comme il agite ses ailes dorées ! Ne savez-vous rien du lion vert avec ses yeux de feu?

Le comte remarqua avec humeur le retour de la folie de sa fille, et il voulait l'emmener dans ses terres. Mais le vieux valet-de-chambre lui conseilla de n'en rien faire, car la fureur d'Angélique augmentait chaque fois qu'on voulait lui faire quitter la maison. Dans un moment lucide, Angélique conjura le comte de la laisser mourir dans cette maison, et celui-ci lui accorda sa demande, bien que l'aveu qu'elle fit en

même temps, lui semblât l'expression de sa folie qui reprenait son empire. Elle assura que le comte S* était revenu dans ses bras, et que l'enfant que la bohémienne avait porté dans la maison du comte de Z* était le fruit de cet amour. On croit encore à Berlin que le comte a emmené cette infortunée dans ses terres, tandis qu'elle est ici cachée à tous les yeux, dans cette maison abandonnée. Le comte de Z* est mort il y a quelque-temps, et la comtesse Gabrielle de S* est venue avec Edmonde pour régler ses affaires de famille. Elle n'a pu se défendre d'aller voir sa malheureuse sœur. Il faut qu'il se soit passé dans cette visite des choses merveilleuses, mais la comtesse ne me les a pas confiées ; elle m'a seulement dit qu'il était devenu indispensable d'éloigner le vieux valet-de-chambre. Il avait d'abord essayé de dompter

la folie de la comtesse en la soumettant à des traitemens barbares; puis il s'était laissé séduire par la promesse qu'elle avait faite de lui enseigner le secret de faire de l'or, et il s'était livré avec elle à toutes sortes d'opérations. — Il serait inutile, ajouta le médecin en terminant son récit, il serait inutile de vous faire remarquer le singulier enchaînement de toutes ces choses; mais il m'est bien prouvé que c'est vous qui avez amené la catastrophe qui causera la guérison ou la mort prochaine de la comtesse. Au reste, je ne veux pas vous cacher que je n'ai pas éprouvé peu d'effroi, lorsqu'en me mettant en rapport magnétique avec vous, j'aperçus aussi une image dans le miroir. Nous savons maintenant tous deux que cette image était le portrait d'Edmonde.

Ainsi que le médecin, je crois inutile de m'appesantir sur les rapports

mystérieux qui se trouvèrent entre Angélique, Edmonde, le vieux valet-de-chambre et moi. J'ajouterai seulement qu'un malaise accablant me chassa de la capitale, et ne me quitta que quelque temps après, je crois, à l'époque de la mort de la comtesse folle.

Théodore termina de la sorte son histoire. En nous séparant, François lui prit la main, et lui dit en la secouant doucement et en le regardant avec un sourire presque douloureux : — Bonne nuit, chauve-souris spalanzanique!

FIN DE LA MAISON DÉSERTE.

LE DIABLE.

LE DIABLE.

Grace à un orage qui avait passé rapidement, et qui n'avait fait qu'humecter les buissons et les arbres, l'accablante chaleur du jour se trouvait dissipée. Le feuillage brillait d'un éclat nouveau,

le doux parfum des fleurs s'était ranimé, et les oiseaux chantaient et voltigeaient au milieu des branches, ou se baignaient dans l'eau qui en découlait.

— Que je me sens donc soulagé, s'écrie Théodore * après avoir pris place avec ses amis, sous un épais tilleul. Toute trace de malaise a disparu, et il me semble qu'une double vie a pénétré en moi. Il faut avoir été aussi malade que je le fus pour être susceptible d'une telle sensation. Il me semble que je plane, dégagé du fardeau de mon corps, dans ce ciel bleu qui s'élève au-dessus de nous!

— Ce ravissement nous annonce ta guérison parfaite, dit Ottmar. Grâces soient rendues à la puissance éternelle qui t'a doué d'une organisation assez forte pour résister à de semblables

* On sait que Hoffmann se met toujours en scène sous ce nom, qui était le sien. TR.

maux. Il n'est pas moins étonnant de te voir aussi bien portant, que guéri avec autant de promptitude.

— Pour moi, dit Lothaire, je ne m'étonne pas dutout de la prompte guérison de Théodore, car je n'en ai pas douté un instant. Tu peux m'en croire, Ottmar, quelque pitoyable que parût l'état physique de notre ami, il n'avait jamais été psychiquement malade, et tant que l'esprit se conserve sain... N'est-il pas désespérant que Théodore, tout malade qu'il était, se trouvât dans une disposition d'esprit infiniment meilleure que la mienne, moi homme bien portant; et que, dès que la douleur était passée, il eût toujours quelque folle plaisanterie à débiter; qu'il trouvât même la force de se souvenir des songes de sa fièvre. Le docteur lui avait défendu de parler, mais s'il me prenait envie, dans ses

heures calmes, de lui raconter quelque chose, ne m'invitait-il pas à le laisser en silence se livrer à ses pensées, car il travaillait, disait-il, à une grande composition, dans laquelle....

— Oh! s'écria Théodore en riant, c'est une affaire toute particulière que l'histoire des récits de Lothaire. Vous ne sauriez vous figurer quelle singulière idée s'était emparée de lui pendant ma maladie. — Un jour, il s'approcha de mon lit et me dit : Les mines les plus belles, les plus riches pour des contes, des nouvelles, ou des drames, sont les vieilles chroniques. Cyprien l'a déjà dit, et il avait raison. — Dès le jour suivant, quoique fort accablé par mon mal, je remarquai que Lothaire était assis non loin de moi, lisant dans un vieil in-folio. Bref, il courut chaque jour à la bibliothèque publique, et traîna ici toutes les chro-

niques qu'il put se procurer. Sa tête se remplit des aventures les plus folles, et, dans mes momens tranquilles, je n'entendais de lui pour me distraire que des récits de guerres, de pestes, d'assauts, de comètes, de sorcières, d'auto-da-fés, de sorcelleries, et particulièrement du diable qui joue, comme on sait, dans toutes les chroniques, un rôle si important qu'on a peine à comprendre comment il se tient si coi aujourd'hui, à moins toutefois qu'il n'ait pris un autre costume qui le rende méconnaissable! Or, je te prie de me dire, mon cher Ottmar, si de tels discours sont fort réjouissans pour un malade?

— Il ne faut pas me condamner sans m'entendre, dit Lothaire; il est vrai qu'il y a dans les vieilles chroniques beaucoup de choses à l'usage des conteurs qui ont l'envie d'imiter, mais

vous savez que je ne me suis jamais beaucoup occupé de toutes ces diableries, sans lesquelles, depuis quelque temps, un romancier ne peut pas se présenter dans le monde. Mais un jour j'eus une grande querelle avec Cyprien qui avait, selon moi, beaucoup trop affaire avec le diable et sa famille, et je lui déclarai que je regardais son histoire des *Maîtres-Chanteurs*, qu'il nous lut alors, comme une œuvre manquée. Il s'échauffa alors singulièrement, et me raconta tant de choses des vieilles chroniques que la tête m'en tourna. Théodore étant malade, je ne sais comment les histoires de Cyprien me revinrent à l'esprit, et je résolus de connaître aussi les histoires lugubres du temps passé et de les mettre en œuvre.

— Toi, s'écria Ottmar en riant, toi, tu veux être lugubre! Toi, dont l'ima-

gination ne marche qu'au bruit des grelots !

—Oui, reprit Lothaire, telle était mon idée, et le premier pas, que je fis pour l'accomplir, fut d'aller fouiller dans les vieilles chroniques que Cyprien regardait comme des trésors de diableries. Mais j'avoue que j'éprouvai une tout autre sensation que celle que j'attendais.

—Oh! c'est ce dont je puis témoigner, s'écria Théodore ; apprends, mon cher Ottmar, comment j'eus un échantillon des travaux du brave Lothaire. Il venait de me quitter, je commençais à recouvrer quelques forces et à marcher dans la chambre. Je m'approchai de son pupitre, et j'y trouvai le livre remarquable : *Hafflitii Microchronicon Berolinense*, ouvert à ce passage : Dans cette année le diable se promena publiquement dans les rues de Berlin,

suivit les enterremens et se montra fort triste, etc. — Tu penses bien, mon Ottmar, que cette courte narration me réjouit fort; mais ma curiosité fut encore plus excitée par quelques feuillets écrits de la main de Lothaire, qui se trouvaient près du livre, et dans lesquels, comme je m'en aperçus au premier coup d'œil, ce singulier caprice du diable était narré à la manière de notre ami. Voici ces feuillets, je les ai apportés pour vous édifier tous.

Théodore tira quelques feuillets de sa poche et les présenta à Ottmar.

--- Quoi! s'écria violemment Lothaire, tu m'as soustrait malicieusement une production manquée, que je croyais anéantie depuis long-temps, et tu l'as conservée pour me mettre en discrédit auprès des gens d'esprit et de goût. — Pourquoi cela! — Rendez-moi ce misérable gribouillage, afin que je

le déchire en mille pièces et que je le livre au vent!

—Du tout, dit Théodore; il faut que tu nous lises ta nouvelle afin d'expier les tourmens que tu m'as causés dans ma maladie, avec tes apparitions tirées des vieilles chroniques.

—Puis-je te refuser quelque chose, mon Théodore? dit Lothaire en reprenant ses feuillets; et il se mit à les lire.

En l'an mil cinq cent cinquante et un, un homme d'une belle apparence se montra le soir et la nuit dans les rues de Berlin. Il portait un beau pourpoint garni de martre, de larges chausses de peluche, des souliers pointus, et sur sa tête une barette de velours avec une plume rouge. Ses manières étaient agréables, il saluait chacun poliment, mais surtout les femmes et les jeunes filles; et il avait coutume de leur adresser des discours flatteurs et agréables.

— Madame, disait-il aux femmes de rang, commandez à votre très-humble serviteur, si vous portez quelque désir en votre cœur, il se dévouera pour accomplir vos volontés.

Et aux jeunes filles : — Que le ciel vous donne un époux qui soit digne de vos vertus et de votre beauté !

Il se conduisit avec autant de courtoisie envers les hommes ; et il n'était pas étonnant que chacun aimât l'étranger et vînt à son aide, lorsqu'il se trouvait dans quelque cas sans pouvoir avancer ou trouver son chemin ; car, bien que fort grand et d'une taille avantageuse, il boitait d'un pied et il était forcé de s'appuyer sur une béquille. Lorsque quelqu'un lui tendait la main, il s'élançait avec lui à plus de six pieds de haut, et retombait à douze pas de là, ce qui ne surprenait pas peu les gens ; et plus d'un bourgeois s'en

trouva fort mal, mais l'étranger s'excusait en disant qu'avant d'être boiteux, il avait été danseur à la cour du roi de Hongrie, et que dès qu'on le soutenait un peu, sa vieille habitude de cabrioles le reprenait aussitôt. Le monde s'accoutuma à ses façons, et l'on se réjouissait fort lorsqu'on voyait un conseiller, un prêtre, ou quelque homme grave, sauter malgré lui avec l'étranger. Quoique l'étranger semblât d'une humeur joviale, sa manière d'être changeait quelquefois d'une façon singulière. Car il lui arrivait de temps en temps de se promener la nuit dans les rues et de frapper aux portes. Si les habitans de la maison ouvraient, il se présentait devant eux couvert d'un long linceul blanc, et poussait des cris lamentables. Mais le lendemain il courait s'excuser, en disant qu'il se sentait involontairement poussé à agir

de la sorte, pour rappeler aux fidèles l'idée de la mort, et leur annoncer qu'il fallait songer au salut de leur âme. Alors il versait quelques larmes, ce qui touchait fort ses auditeurs.

L'étranger suivait d'un pas solennel tous les convois funéraires, et s'y comportait fort décemment, accompagnant les cantiques pieux par ses plaintes et ses sanglots. Mais si, en de telles circonstances, il s'abandonnait sans réserve à la compassion et au chagrin, il déployait l'humeur la plus gaie aux noces des bourgeois qui, dans ce temps, avaient lieu à l'Hôtel-de-Ville. Là, il chantait toutes sortes de chansons d'une voix fort agréable, jouait du cistre, dansait des heures entières avec la fiancée et les jeunes filles, dissimulant fort adroitement son infirmité, et gagnait les bonnes grâces de toute la compagnie : ce qui plaisait

surtout aux époux, c'est qu'il ne manquait pas, à leur noce, de leur faire présent de quelque chaîne d'or et d'ustensiles précieux.

Le bruit de la piété, de la vertu, de la libéralité de l'étranger se répandit dans la ville de Berlin, et vint jusqu'aux oreilles de l'électeur. Ce prince pensa qu'un homme aussi honorable devait faire l'ornement de sa cour, et lui fit demander s'il consentirait à accepter une charge. Mais l'étranger écrivit à l'électeur une lettré sur un parchemin de deux aunes de long, avec de beaux caractères de cinabre, par laquelle il le remerciait humblement de l'honneur qu'il lui faisait, le suppliant de le laisser jouir de la paisible vie bourgeoise qu'il menait, et qui lui donnait tant de jouissance. Il avait, disait-il, choisi Berlin pour y résider, parce que, dans aucune autre ville, il n'avait trouvé

autant de loyauté et de sincérité, des mœurs aussi douces et aussi agréables. L'électeur et sa cour admirèrent cette réponse.

Il arriva que dans le même temps, la femme du conseiller Walter Lutkens devint grosse pour la première fois. La vieille matrone Barbara Rolloffin prophétisa que cette jolie femme accoucherait à coup sûr d'un charmant garçon, et la joie du conseiller fut grande.

L'étranger, qui avait assisté à la noce du conseiller, venait de temps en temps le voir; et il se fit ainsi qu'il se trouva un jour chez lui en présence de Barbara Rolloffin.

Dès que la vieille Barbara aperçut l'étranger, elle poussa un grand cri de joie; les rides de son visage semblèrent s'effacer tout-à-coup, ses lèvres pâles se colorer : bref, on eût dit que la jeu-

nesse et la beauté qui lui avaient depuis long-temps fait leurs adieux, venaient subitement de reparaître.

— Ah! ah! messire écuyer, êtes-vous réellement bien revenu? je vous salue de toute mon âme. Ainsi s'écria Barbara Rolloffin, et elle fut sur le point de se précipiter aux genoux de l'étranger. Celui-ci la regarda d'un air irrité, ses yeux semblaient vomir des flammes. Mais personne ne comprit ce qu'il dit à la vieille, qui se retira dans un coin, murmurant à voix basse, pâle et effarée.

— Mon cher M. Lutkens, dit alors l'étranger au conseiller, prenez bien garde qu'il n'arrive quelque mal en votre maison, et que la délivrance de votre femme se fasse heureusement. La vieille Barbara Rolloffin n'est pas aussi adroite dans son art que vous pourriez le penser. Je la connais de-

puis long-temps, et je sais qu'elle a souvent laissé périr l'accouchée et l'enfant.

Cette rencontre produisit une profonde impression sur le conseiller et sa femme. Ils ne doutaient pas que la vieille Barbara ne se livrât à des pratiques malfaisantes; ils lui défendirent donc de revenir dans leur maison et se pourvurent d'une autre matrone.

La vieille Barbara entra dans une grande fureur, et s'écria que le conseiller et sa femme auraient à se repentir de l'injustice qu'ils lui faisaient.

L'espérance et la joie que nourrissait messire Lutkens, se changèrent en une douleur amère, lorsque sa femme, au lieu d'accoucher d'un charmant garçon, mit au monde une affreuse créature. Ce monstre était d'un brun châtain; il avait deux cornes, de gros yeux, point de nez, une large bouche

et une langue blanche et contournée.

Messire Lutkens gémit et se lamenta beaucoup.

— Juste ciel! s'écria-t-il, que vais-je devenir? Mon fils pourra-t-il jamais marcher sur les traces de son père? a-t-on jamais vu un conseiller avee deux cornes sur la tête?

L'étranger consola le pauvre Lutkens, comme il le put faire. Une bonne éducation opérait beaucoup de choses, lui dit-il, bien que le nouveau-né ne fut pas d'une forme très orthodoxe, il osait affirmer que ses gros yeux annonçaient beaucoup d'intelligence, et que la sagesse semblait résider sur son front, entre ses deux cornes. Sans prétendre à la dignité de conseiller, il pouvait devenir un grand savant, et alors sa laideur lui siérait à merveille, et l'on ne pourrait contempler ses traits

sans avoir un profond respect pour sa science.

Messire Lutkens ne pouvait se défendre d'attribuer sa disgrâce à la vieille Barbara Rolloffin qu'on avait vue assise sur le seuil de la porte durant tout le temps de l'accouchement de sa femme. D'ailleurs la conseillère assurait en pleurant qu'elle n'avait cessé de voir devant ses yeux la laide figure de la vieille matrone.

Messire Lutkens ne put parvenir à former une plainte juridique contre elle; mais le ciel voulut que bientôt tous les méfaits de la matrone vinssent à la lumière du jour.

Un jour, vers midi, il s'éleva un vent terrible et une violente tempête; et les gens de la ville virent la vieille Barbara élevée par les airs, au-dessus des tours et des toîts, retomber douce-

ment dans une prairie, devant la porte de la ville.

Dès ce moment, on ne put douter des rapports de la matrone avec le diable. Messire Lutkens porta sa plainte, et Barbara fut arrêtée.

Elle nia long-temps avec obstination jusqu'au moment où on lui appliqua la question. Ne pouvant plus supporter cette douleur, elle avoua qu'elle était depuis long-temps en commerce avec Satan en personne, et qu'elle pratiquait toutes sortes de sorcelleries. Elle avait, entre autres, jeté un sort à la femme du conseiller, et, de compagnie avec deux autres sorcières, égorgé beaucoup d'enfans pour faire servir leur graisse à ses compositions magiques.

La vieille sorcière fut condamnée à être brûlée vive sur la place du Marché-Neuf.

Le jour de l'exécution venu, Barbara fut amenée en ce lieu où l'on avait construit un échafaud. Elle était accompagnée d'une foule innombrable. On lui ordonna de se dépouiller de la belle pelisse qu'elle avait jetée sur ses épaules; mais elle s'y refusa absolument et exigea qu'on l'attachât au poteau, ainsi vêtue; ce qui lui fut accordé.

Le bûcher brûlait déjà aux quatre extrémités, lorsqu'on aperçut l'étranger dont les épaules dépassaient toute la multitude, et qui jetait des regards étincelans à la vieille.

De noirs tourbillons de fumée s'élevaient dans les airs, les flammes pétillantes embrasaient déjà les vêtemens de la vieille, lorsqu'elle s'écria : — Satan, est-ce ainsi que tu tiens le pacte que tu as fait avec moi? — A mon secours, Satan, mon temps n'est pas fini!

Et tout-à-coup l'étranger se changea en un rat qui s'élança sous la pelisse de la vieille et l'emporta dans les airs, loin du bûcher qui s'écroula et s'éteignit.

Le peuple fut saisi d'horreur, et chacun vit que ça avait été le diable en personne qui était venu tromper le conseiller et tant d'honnêtes gens et de femmes vertueuses de la ville.

Tant est grande la puissance du démon dont nous préserve le ciel!

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

FIN DU TOME XIII.

TABLE

DU TREIZIÈME VOLUME.

Les maîtres-chanteurs. . . . . Pag. 5
La maison déserte. 123
Le diable. 203

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01529841 9